N° 187 1er Avril 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

## LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

# L'onction chrétienne

### Trois aspects de la vie divine en nous (1)

Parmi tant de textes remarquables que nous offre la liturgie de la Semaine sainte, peu atteignent à la profondeur théologique des prières qui entourent la consécration du Saint-Chrême le jeudi-saint. Par leur antiquité aussi, puisqu'ils remontent au moins au VIIIe siècle et peut-être au Ve, ces textes du Pontifical méritent de retenir notre attention. On voudrait ici mettre en ordre quelques réflexions inspirées par l'un d'eux :

> ... Nous vous supplions donc, Seigneur Saint, Père Tout-Puissant, Dieu éternel, par le même Jésus-Christ votre Fils Notre-Seigneur, de daigner sanctifier de votre béné-

(1) Dieu rappela à Lui l'auteur de ces pages peu de temps après qu'il nous les eut envoyées. Il fut ravi en pleine jeunesse, au début d'un apostolat missionnaire qu'on espérait très fécond. Nous recommandons son âme aux prières de nos amis.

diction cette huile votre créature et lui infuser la vertu du Saint-Esprit par la coopération de la puissance de votre Fils le Christ. C'est du saint nom de ce Christ que l'on a dénommé ce Chrême duquel vous avez oint les Prêtres, les Rois, les Prophètes et les Martyrs. Confirmez donc ce chrême votre créature en sacrement de vie et de salut parfaits pour ceux que vous aurez renouvelés dans le baptême de l'ablution spirituelle, en sorte qu'imprégnés de l'onction sanctifiante, délivrés de la corruption de la première naissance, chacun d'eux devenu un temple saint répande le parfum de la pureté d'une vie agréée; *en sorte que, selon le mystère de votre dessein préétabli, pénétrés de la dignité royale, sacerdotale et prophétique, ils soient revêtus du vêtement de leur office incorruptible...*

*
* *

Prêtres, rois, prophètes : les trois grandes dignités de l'Ancien Testament. L'onction d'huile fut, au moins pour certains d'entre eux, le signe sensible de leur investiture. Elle le fut surtout pour les rois, et c'est pourquoi sans doute le fondateur glorieux du royaume à venir est l'Oint par excellence, le Christ. C'est de Lui que l'onction répandue sur la tête de Saül et de David tenait son caractère sacré et déjà son efficacité. C'est en son nom que l'Église oindra désormais les prêtres et les rois, mais bien plus : tout disciple du Christ aura part dans le sacrement de Confirmation aux onctions de la Loi Nouvelle parce que chacun est appelé à revêtir comme son Maître la triple dignité royale, sacerdotale et prophétique. Sous cette expression forte et condensée, propre aux liturgies antiques, l'Église prie pour que chacun des membres du Corps mystique revête, par la vertu du Chrême, cette triple ressemblance avec le chef. Saint Pierre avait déjà dit dans sa première Épître : « Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que

Dieu s'est acquis afin que vous annonciez les merveilles de Celui qui, des ténèbres, vous a appelés dans son admirable lumière (1). »

Quant à la dignité de martyr que notre texte compte aussi parmi celles que confère le chrême, ne peut-elle pas se ramener à celle du prêtre? C'est le propre en effet du sacerdoce de Jésus de comporter une oblation de son humanité au martyre : « simul sacerdos et hostia ».

*
* *

Dans un de ces incomparables sermons qui nous plongent pour ainsi dire en plein courant d'eau vive — je veux dire en pleine tradition scripturaire et patristique — Newman développe ce thème des trois offices du Christ (2) en remarquant tout d'abord que nul avant Jésus n'avait revêtu ensemble ces trois caractères, pas même d'une manière figurative : Melchisédech fut prêtre et roi mais non prophète, David prophète et roi mais non pas prêtre, Jérémie prêtre et prophète mais non pas roi. Seul Notre-Seigneur atteint à cette plénitude.

De même parmi les grandeurs du monde présent. La dignité royale et les prérogatives du commandement s'y rencontrent mais n'y sont point tempérées par l'humilité et le sacrifice. Le soldat peut se sacrifier pour son pays, mais il demeure un instrument manié par d'autres mains, et au surplus un instrument de force brutale et sanguinaire. La noblesse intellectuelle et le génie spéculatif s'unissent la plupart du temps à une désespérante incapacité de réaliser même en soi et à plus forte raison

(1) I Petr., II, 9.
(2) *Sermons on Subjects of the Day.* — Sermon V.

dans les autres, les nobles perspectives auxquelles s'est complu l'esprit.

Tel est le monde. Mais Notre-Seigneur est venu pour faire un monde nouveau. Le monde était comme un miroir brisé dont aucune partie ne rendait l'image complète de son auteur. Le Sauveur est venu rassembler ce qui était dispersé, réunir en Lui ce qui était rompu. Il devient le patron et l'exemplaire de toutes les perfections, de tous les états de l'humanité : en Lui se trouvera désormais le principe de toute excellence, et tous nous aurons à recevoir de sa plénitude. Quand il vient au monde, c'est un enfant qui naît dans une crèche, et déjà pourtant c'est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu Fort, le Père de l'Avenir, le Prince de la Paix. Et bientôt le voilà qui enseigne plus sûrement que les sages, qui commande plus impérieusement qu'un roi, qui s'immole comme un agneau. Pour la première fois se présente un chef qui ne gouverne pas comme les conquérants de la terre par la crainte ou par la force, mais qui, pénétrant le fond des cœurs, illuminant secrètement les intelligences, fonde son empire sur la foi et l'amour et le dirige par une sagesse tout intérieure et cordiale. Pour la première fois la puissance la plus dominatrice est associée à l'humilité, la science de tous les secrets divins à la souveraineté des consciences; enfin la puissance et la science, mises au service de la mission sacerdotale, connaissent les abaissements de la mort cruelle en laquelle le Prêtre éternel se consacre comme victime pour que soient sanctifiés en vérité ceux que le Père lui a donnés.

Dès lors une sève toute neuve, à la fois irrésistible et cachée, monte sous les vieilles écorces du monde pour en faire surgir des fruits d'une espèce inconnue, une race nouvelle : celle des vrais imitateurs de Jésus. Les apôtres seront des rois, « principes super omnem terram », et les

créatures se courberont sous leur empire, mais des rois qui n'ont pas où reposer la tête ; des soldats laborieux et souffrants, mais qui ne versent de sang que le leur ; des maîtres de vérité, mais qui font passer en acte dans une postérité innombrable les préceptes qu'ils ont proposés et tout d'abord réalisés dans leur propre vie.

Dans la suite, nous voyons l'Église resplendir d'hommes extraordinaires qui présentent encore à des degrés divers cette synthèse des trois offices du Christ. Tout naturellement nous pensons aux grands évêques du IV^e^ et du V^e^ siècle, à ces hommes qui précisément présidèrent à la rédaction de notre liturgie du chrême : grands docteurs certes, mais aussi sages monarques de leurs églises, et tout à la fois prêcheurs, missionnaires, ascètes, confesseurs et martyrs.

Plus modestement, mais tout aussi véritablement, c'est là un programme que notre texte propose à tout chrétien. Non seulement il est proposé comme un idéal, mais l'Église prie pour que l'Esprit-Saint le réalise en nous par la vertu du chrême dont nous sommes tant imprégnés lors de notre confirmation. Revêtus de la dignité royale du Christ, nous avons à nous comporter avec la dignité d'hommes entre les mains de qui est remise la garde de l'humanité. Rôle qui exige de nous en premier lieu que nous agissions comme les maîtres de la matière et non comme ses esclaves, que nous exercions un domaine sur les puissances de chair et tout d'abord sur celles qui nous sont intérieures ; que nous ayons le souci d'établir en nous le bon équilibre des facultés et la lucidité du jugement sans lesquels il n'y a point de vrais chefs.

Participants de la dignité prophétique de Jésus, nous le sommes en réalité puisque nous avons l'honneur d'ê-

tre les dépositaires de la parole de Dieu, les ministres de la vérité révélée. Tout chrétien est consacré à la vérité et se doit de la faire resplendir au moins dans sa conduite, sinon par ses discours. Et comme cette vérité n'est pas seulement en nous comme un ensemble de propositions mais comme une présence intellectuelle de l'objet divin à notre esprit, nous ne serons ses véritables serviteurs que si nous observons à son égard le respect intime et l'assiduité familière dont l'âme de Jésus était tout occupée, dont elle débordait à certaines heures en de merveilleuses effusions. Selon une belle comparaison d'Origène, les vrais chrétiens ne peuvent pas demeurer comme les porteurs de l'arche d'alliance qui ne connaissaient la majesté divine que parce qu'ils en portaient le poids.

Enfin tout chrétien a également part à la mission sacerdotale de Jésus. Tout chrétien est un médiateur entre Dieu et le monde, et comme il est appelé aussi à souffrir sa part de la misère humaine — « il a de quoi offrir », comme dit saint Paul —, il peut être et il doit devenir une offrande chaque jour immolée, à l'imitation de son Maître et en union avec Lui, pour le salut de ses frères.

*
* *

Cependant, quelle que puisse être la richesse de ces applications psychologiques, il est une autre direction vers laquelle s'oriente notre pensée. Sans doute chacun de nous doit reproduire à sa manière la triple dignité du modèle divin. Mais n'y a-t-il pas davantage, et ne sommes-nous pas tous les membres d'un même corps qui est le corps mystique, les fils de l'épouse bien-aimée qui est l'Église? C'est l'Église qui doit en premier lieu ressembler à Jésus : cette ressemblance est primordiale, la nôtre est seulement participée. Car c'est seulement en

tant que membres et comme des parties du tout que nous agissons dans l'Église à l'imitation de Jésus, que nous y recevons notre part des dons sacrés et que nous travaillons à notre tour pour y sanctifier les autres. Cela est particulièrement manifeste si nous considérons le rapport de la triple dignité que doit revêtir le chrétien avec les trois ministères de l'Église.

Ainsi nous avons tous part au ministère prophétique de Jésus, mais seule l'Église a reçu de Lui une mission enseignante garantie contre le risque d'errer par l'assistance du Saint-Esprit : l'infaillibilité de Jésus n'est point conférée à chacun de nous, mais à toute l'Église. Et c'est seulement comme membres de l'Église que nous y avons part.

De même, si tous nous avons part au sacerdoce de Jésus, c'est seulement au collège des Douze que Jésus a remis le pouvoir d'ordre, et c'est par eux seulement que se transmet le pouvoir de faire acte sacerdotal selon le rite de la Loi Nouvelle. S'il est vrai enfin que nous ayons tous part à la royauté du Christ, c'est encore à l'Église, et à elle seulement, qu'a été remise la tâche de gouverner les hommes en vue de leur salut. C'est son chef seulement qui a reçu juridiction en la personne de Pierre sur les agneaux et sur les brebis.

*
* *

Dans cette perspective nous voyons mieux, semble-t-il, ce que doit être en vérité notre imitation de Jésus : Pas seulement une œuvre d'ascèse personnelle — encore que cela soit indispensable —, pas seulement une œuvre de contemplation solitaire — encore que l'on doive à certaines heures en éprouver la nostalgie —, mais bien plus une incorporation profonde de notre moi individuel dans

la grande personnalité collective de l'Église. « Celui qui veut sauver son âme la perdra. » Il faut apprendre à perdre tout ce qui nous enferme dans le cercle étroit de nos égoïsmes, dans le mouvement mesquin de nos ambitions personnelles même les plus louables, et nous laisser emporter par le flux des grandes eaux : « Le pays sera rempli de la connaissance de Iahvé, comme le fond des mers par les eaux qui le couvrent (1). » Ne croyons donc pas volontiers à l'origine divine des inspirations qui tendraient à nous faire rechercher un développement exclusif de notre personnalité. Rien de ce qui est partiel, rien de ce qui nous divise, rien de ce qui nous porterait à croire et à pratiquer un petit *Credo* personnel dans notre petit coin du monde, non, rien de tout cela ne saurait provenir de l'Esprit de Jésus : « L'Esprit du Seigneur remplit l'orbe du monde. » C'est au sein de l'Église universelle que réside en premier lieu cet esprit, et il n'habite nos chétives personnes que dans la mesure où elles ont accepté de se reconnaître comme des parties dans le tout, dans la mesure où, comme dit Cajetan (2), elles vivent réellement et uniquement dans l'Église, par l'Église et pour l'Église : l'être même de l'Église en tant que tout social dépend de cette adhésion totale de nos volontés.

Mais, au surplus, c'est dans cette adhésion, dans cet abandon, que réside notre vraie vie : « Celui qui perd son âme, celui-là la sauvera ». C'est l'égoïsme qui nous tue, comme c'est lui qui tue les nations de la terre. Et précisément nous voyons que l'assemblée chrétienne prie solennellement dans les paroles de notre texte pour que chacun de ses membres réalise, par la vertu des onctions

(1) Isaïe, XI, 9.
(2) In II$^{a}$ II$^{ae}$, qu. 39, art. 1, n° 2.

sacrées, la plus puissante et la plus harmonieuse exaltation de ses facultés et qualités personnelles, à la ressemblance de Jésus. Parce que le Christ-roi l'a investie des prérogatives royales pour mener aux pâtures éternelles les nations de la terre, l'Église lui demande d'accorder à chacun de ses fils l'esprit de cette dignité, afin qu'il apprenne à se comporter comme un chef dans le monde. Parce que le Christ-prêtre a voulu perpétuer par elle le mystère de son oblation rédemptrice, l'Église prie pour que tous ses enfants apprennent à associer l'oblation de leur âme et de leur corps à celle de leur grand-prêtre et à se comporter, chacun selon son rang, comme un prêtre chargé d'offrir un sacrifice au Père au nom de la Création et de répandre en retour sur elle l'abondance des largesses paternelles. Et enfin parce que le Christ-prophète a confié à son Église la mission d'enseigner les nations et de les guider dans l'indéfectible lumière de sa vérité, l'Église lui demande que chacun de ses fils, imprégné de l'esprit prophétique qui est en elle, se comporte comme une vraie lumière du monde, afin que, partout où l'on rencontrera l'un de ceux qui vivent de cet esprit, le cœur des hommes se réjouisse en voyant sa clarté.

M.-G. Bernage, O. P.

# La Rédemption et la Messe

Par sa lettre *Quod nuper* du 6 janvier 1933, annonçant le Jubilé de la Rédemption, notre Saint Père le Pape Pie XI engageait les fidèles à méditer ce grand bienfait de la Rédemption ou plutôt, comme dit le Pape, *cette série de bienfaits divins*, que comprend l'œuvre de la Rédemption. Ce sont : l'institution, à la dernière Cène, de l'Eucharistie et du Sacerdoce; la Passion et la mort sur la croix; la maternité universelle de Marie; l'admirable résurrection, condition et gage assuré de notre résurrection; le pouvoir de remettre les péchés confié aux apôtres; la primauté de juridiction conférée à Pierre et à ses successeurs; l'ascension du Seigneur et la descente du Saint-Esprit, et la première prédication des apôtres, dont le succès fut si prodigieux.

La série de bienfaits divins commence à la dernière Cène : l'Eucharistie, et surtout le sacrifice eucharistique contient ces bienfaits comme en résumé : *Memoriam fecit mirabilium suorum*. L'Eucharistie, sacrifice et sacrement, est une continuation de l'Incarnation et de la Rédemption. N'est-il pas naturel de vivre l'œuvre de la Rédemption en « vivant la Messe »? N'est-ce pas en vivant la Messe que nous sentirons continuellement en nous les fruits de la Rédemption : *ita nos Corporis et Sanguinis tui sacra mysteria venerari, ut redemptionis tuae fructum in nobis jugiter sentiamus*? C'est bien là ce qu'on appelle : *réaliser* l'œuvre de la Rédemption; c'est aussi vénérer la Rédemp-

tion non seulement *par des actes particuliers*, comme dirait Bossuet, mais *par quelque chose de plus profond*, en faisant à la Messe revivre en nous, d'une manière expresse et formelle, l'œuvre de la Rédemption, « pour en porter sur nous-mêmes l'impression et le caractère, pour en recevoir en nous-mêmes la bénédiction et la grâce (1) ».

De fait, à l'Ordinaire de la Messe, l'Église fait mémoire de la *Passion*, de la *Résurrection* et de l'*Ascension*, et ce à deux reprises, avant et après la Consécration. Ce sont là comme les trois étapes de l'œuvre plénière de la rédemption accomplie par le Christ Jésus.

Cette union intime entre l'œuvre de la Rédemption et le saint sacrifice, le Saint Père vient de la mettre en un vivant relief, en approuvant « le projet d'un *triduum de Messes*, qui seront célébrées, sans interruption, jour et nuit, à la Grotte de Lourdes, durant les derniers jours de l'*Année sainte de la Rédemption* étendue à l'Univers Catholique. Cette magnifique solennité... ne va-t-elle pas, comme le souligne la Lettre Pontificale, apporter au grand Jubilé le plus harmonieux des couronnements? Quelle leçon féconde pour les âmes que *cette exaltation vraiment unique du Sacrifice Eucharistique*, par lequel se perpétue au milieu de nous le sacrifice du Calvaire, exaltation rendue plus émouvante encore par le fait qu'elle s'accomplira sous l'égide de la Vierge Immaculée (2) ».

Cette exaltation vraiment unique du Saint Sacrifice de la Messe nous est une occasion « vraiment unique » d'exposer en quelques pages de doctrine comment la Sainte

(1) *Panégyrique de saint Pierre Nolasque*. Éd. Lebarq, t. IV, p. 494.

(2) Lettre de S. Exc. Mgr Gerlier, évêque de Tarbes et de Lourdes (25 janvier 1935), aux évêques du monde catholique (*Journal de la Grotte de Lourdes*, dimanche 27 janvier 1935).

Messe est une continuation et une « réalisation » parmi nous de l'œuvre de la Rédemption.

L'Église nous le dit dans sa liturgie (1) : *Quoties hujus hostiae commemoratio celebratur, opus nostrae redemptionis exercetur :* chaque fois que se célèbre la mémoire de cette hostie, c'est-à-dire à chaque Messe, s'accomplit l'œuvre de notre Rédemption.

## I. — L'Œuvre de la Rédemption

### *La mort rédemptrice*

Jésus, son nom l'indique, est le *Sauveur*. L'Ange le dit clairement à Joseph : « Elle (Marie) enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus; *car il sauvera son peuple de ses péchés* » (Mt., I, 21).

Au moment même de son Incarnation, *il se présente* pour sauver le monde par sa Passion et sa mort : « C'est pourquoi le Christ dit *en entrant dans le monde* : Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, mais vous m'avez formé un corps; vous n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : *Me voici... je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté* » (Hebr., X, 5-7).

Cette oblation qu'il avait faite dans le secret de son Incarnation, il la renouvelle officiellement dans sa *présentation au temple*. Voilà pourquoi, dans ce mystère *joyeux*, Siméon parle de contradiction et de souffrance.

Le Christ est vraiment *passioni deditus* (2), voué à la passion; *ad crucem e Virginis sacrario intacta prodis vic-*

(1) *Secreta Dom. IX post Pentecosten.*
(2) *Pange lingua,* hymne de la Passion.

*tima* (1), du sein de la Vierge il s'avance, victime pure, vers la croix. Oui, toute sa vie a été une croix et un martyre (2).

Au temps marqué par son Père, *Pascha nostrum immolatus est Christus*, notre Agneau pascal a été immolé sur l'autel de la croix, l'Agneau a racheté les brebis, le Christ innocent a réconcilié avec son Père les pécheurs. Mais, la veille de sa mort, il s'est offert comme l'Agneau qui le lendemain serait immolé d'une manière sanglante. *Sic sacrificium istud instituit*, ainsi a-t-il, à la dernière Cène, institué le saint Sacrifice de la Messe.

*Consummatum est*, tout est consommé : l'œuvre de la rédemption, pour laquelle était venu Jésus, est achevée *en droit*. Les fruits immédiats de la rédemption sont la réconciliation du genre humain avec Dieu, et la victoire du Christ sur les ennemis de l'humanité : la mort, la chair, le péché, la loi Mosaïque (3). Mais la rédemption *doit être appliquée* aux hommes. L'œuvre rédemptrice doit être continuée jusqu'à la fin des temps : c'est la mission de l'Église, qui est le corps mystique du Christ. Comme chef, nouvel Adam, Jésus doit influer la vie dans son corps mystique, dans ses membres. Pour exercer toute sa puissance vitale, le Christ doit devenir un esprit vivifiant, *spiritum vivificantem* (I Cor., xv, 45). C'est au moment de la résurrection qu'il devient un esprit vivifiant, et monté au ciel il enverra son Esprit dans l'Église.

La mort au Calvaire n'est qu'un aspect de l'œuvre rédemptrice, la résurrection est un complément essentiel de la rédemption.

(1) Hymne de l'Avent, à Vêpres.
(2) *Imitation*, II, 12.
(3) Prat, *La théologie de saint Paul*, II[e] Partie, l. IV, ch. III.

*La résurrection*

Saint Paul nous dit que le Christ *a été livré* à la mort *pour nos péchés, et est ressuscité pour notre justification* (Rom., IV, 25). Le Christ a été livré à la mort pour expier nos péchés, il est ressuscité pour opérer notre justification. La mort sur la croix, et non la résurrection, est la *cause méritoire* de notre justification. Mais la résurrection de Jésus est la *cause exemplaire* de notre justification, « afin que, *comme* le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, *nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle* » (Rom., VI, 4). Cause exemplaire de notre résurrection spirituelle, mais aussi de notre résurrection selon la chair, car il « transformera notre corps de misère, *en le rendant semblable à son corps glorieux* » (Philipp., III, 21).

Mais ce n'est pas tout. La résurrection du Christ est aussi la *cause efficiente* de notre résurrection en tant que l'humanité du Christ est d'une certaine manière l'instrument de sa divinité et agit par la puissance de sa divinité (1). La rédemption doit être appliquée aux âmes; cette application se fera par le Christ, son humanité sera la cause efficiente instrumentale de la sanctification des âmes, et pour qu'il soit un instrument parfaitement adapté à la divinité, il devient un *esprit vivifiant*, et ce par sa résurrection.

Le Christ ressuscité a reçu, même selon le corps, une manière d'être spirituelle, qui le met en état d'appliquer

(1) « Christi resurrectio est *causa efficiens et exemplaris* nostrae resurrectionis, sed non est meritoria. *Efficiens* quidem, in quantum humanitas Christi, secundum quam resurrexit, est quodam modo *instrumentum* divinitatis ipsius et operatur in virtute ipsius. » S. THOMAS, *De humanitate Christi*, art. 22, coll. *Summa theol.*, III, q. 56, art. 1-2.

aux âmes le fruit de sa mort rédemptrice : il sera non seulement présent d'une manière sacramentelle en des milliers de tabernacles, mais il pourra agir *comme un esprit* et communiquer à des milliers d'âmes la plénitude de la vie spirituelle. Ainsi le Christ devient *le nouvel Adam* : « Le premier homme, Adam, a été fait une âme vivante, le dernier Adam a été fait un esprit vivifiant » (I Cor., xv, 45). Le nouvel Adam n'est pas devenu seulement un *esprit vivant*, mais un *esprit vivifiant*. L'esprit vivifiant fait que le corps qu'il anime devient un corps *spirituel*, et *fait vivre les autres* à condition qu'ils lui soient unis, et c'est même surtout en vue de cette « vivification » des autres qu'il est appelé vivifiant. Le Christ est ce nouvel Adam, qui devenu par sa résurrection un esprit vivifiant peut désormais communiquer sa vie spirituelle. Le premier Adam donne la mort spirituelle à tous ceux qui sont nés de lui, mais le nouvel Adam donne la vie à tous ceux qui lui sont unis par la renaissance spirituelle.

On comprend dès lors que dans saint Paul *la foi* et *le baptême* qui nous incorporent au Christ soient mis en relation constante avec sa résurrection. La *foi* nous sera imputée à justice, « si nous croyons en celui *qui a ressuscité des morts Jésus Notre-Seigneur*, qui a été livré à cause de nos péchés, et fut ressuscité en vue de notre justification » (Rom., iv, 24-25). « Si tu confesses de bouche le Seigneur Jésus et si tu crois dans ton cœur *que Dieu l'a ressuscité* d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom., x, 9). Sans la résurrection, la foi n'a pas son véritable objet; sans la résurrection, *le baptême* n'a pas son complet symbolisme : dans le baptême nous mourons avec le Christ, et nous ressuscitons avec le Christ. Ainsi le symbolisme est complet : plongé dans l'eau (le vieil homme est mort et enseveli avec le Christ), le néophyte

sort de l'eau (l'homme nouveau : le Christ vivant en lui, et lui vivant dans le Christ, ressuscite avec le Christ). C'est la doctrine constante du grand Apôtre : « Ignorez-vous que nous tous qui fûmes baptisés dans le Christ, nous fûmes baptisés *en sa mort*? Nous fûmes donc *ensevelis avec lui* par le baptême (qui est) *en sa mort*, afin que, *comme le Christ ressuscita* des morts par la gloire du Père, de même aussi nous marchions *dans la nouveauté de vie*... Ressemblance de sa *mort*, ressemblance de sa *résurrection* » (Rom., VI, 3-7). Aussi voyons-nous que la *nuit de Pâques* fut choisie dans la primitive Église pour l'administration solennelle du baptême. Et notre liturgie pascale actuelle est toute remplie de cette idée du baptême.

« Supprimez la résurrection, dit le P. Prat, que nous avons suivi jusqu'ici, le baptême et la foi elle-même, qui ne justifie pas sans quelque relation avec le baptême, perdent leur signification et partant leur efficacité (1). »

Nous sommes unis au Christ, incorporés au Corps mystique par le baptême et la foi, et le Christ, Chef du Corps mystique, peut agir dans ses membres, devient pour eux source permanente de grâce et de vie, parce que *par sa résurrection* il est devenu *un esprit vivifiant*.

« L'œuvre du Christ comprend deux choses : ce qu'il a fait pour tous les hommes et ce qu'il fait pour chacun d'eux; ce qu'il a fait une fois pour toutes (2) et ce qu'il fait sans discontinuer; ce qu'il a fait pour nous et ce qu'il fait en nous; ce qu'il a fait sur la terre et ce qu'il fait au ciel; ce qu'il a fait en sa personne et ce qu'il fait par son Esprit : il réconcilie en s'offrant lui-même sur la croix,

(1) *L. cit.*, p. 300 (éd. de 1912).

(2) « Il s'est offert *une seule fois* pour ôter les péchés de la multitude » (Hebr., IX, 28). Cette rédemption faite une fois est éternelle (v. 12).

il justifie en nous envoyant son Esprit (1) » et en opérant lui-même en nous comme esprit vivifiant.

### *L'Ascension*

Saint Thomas nous enseigne comment l'ascension du Christ est la cause de notre salut (2) : *de notre part*, parce qu'elle affermit notre foi, notre espérance, notre charité, et augmente notre révérence envers lui, parce que nous le regardons, non plus comme un homme terrestre, mais comme un Dieu céleste; *de sa part*, pour ce qu'il a fait en montant au ciel pour notre salut : il nous a ouvert la voie, comme il dit lui-même : *Je vais vous préparer une place* (Joa., XIV, 2); de même que le Grand-Prêtre pénétrait dans le sanctuaire, pour se tenir devant Dieu en faveur du peuple, ainsi le Christ *est entré dans le ciel, afin de se tenir pour nous présent devant la face de Dieu* (Hebr., IX); enfin, et ceci nous intéresse ici, il est monté au ciel afin que, assis à la droite du Père, établi Dieu et Seigneur, il envoyât de là aux hommes les dons divins, et notamment le don par excellence, le Saint-Esprit.

Jésus, « après sa résurrection, s'est montré clairement à tous ses disciples, et tandis qu'ils le regardaient, il s'est élevé au ciel, pour nous rendre participants de sa divinité » (Préface de l'Ascension); et « étant monté au-delà de tous les cieux, et s'étant assis à votre droite, il a répandu en ce jour sur les enfants de l'adoption le Saint-Esprit qu'il avait promis (Préface de la Pentecôte).

Sur la *croix* le Christ, notre Pâque, a été immolé. Car il est le véritable Agneau, qui a ôté les péchés du monde; c'est lui qui par sa mort a détruit notre mort, *qui mortem*

(1) NEWMAN, *Lectures on ... justification*, cit. par PRAT, p. 301.
(2) *Summa theol.*, III, q. 57, art. 6.

*nostram moriendo destruxit*; sorti vivant du tombeau, il nous a rendu la vie, *et vitam resurgendo reparavit* (Préface de Pâques), d'abord la vie de l'âme, plus tard la vie du corps; il monte au ciel pour nous préparer une place; il veut nous rendre participants de sa divinité, de la vie divine parfaite dans la béatitude éternelle, *ut nos divinitatis suae tribueret esse participes* (Préface de l'Ascension). Aux trois étapes de notre vie divine : libération du péché, nouveauté de vie, vie de gloire éternelle, correspondent trois mystères de la vie de Jésus : la mort sur la croix, la résurrection, l'ascension. Jésus devait mourir pour *mériter* la vie; Jésus devait ressusciter pour *pouvoir donner* la vie; Jésus devait monter au ciel, être assis dans la plénitude de la gloire pour répandre la plénitude de la vie : « Celui qui croit en moi, de son sein, comme dit l'Écriture, couleront *des fleuves d'eau vive*. Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui; *car l'Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié* » (Joa., VII, 38-39). Jésus disait encore : « Il vous est expédient que je m'en aille; car, *si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai* » (Joa., XVI, 7). Et parce qu'il devait venir lui-même avec l'Esprit-Saint, il pouvait dire aussi : *Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai vers vous... Je m'en vais, et je reviens à vous* (Joa., XIV, 18, 28). Avant sa résurrection, « il avait bien l'Esprit dans sa plénitude; mais l'Esprit qui habitait en lui, entravé par les limitations inhérentes à l'économie de la rédemption, ne pouvait pas y exercer toute sa puissance vitale. Surtout le Christ lui-même n'était pas encore capable de communiquer aux autres la plénitude de la vie (1) ». Il devait d'abord mourir et res-

(1) PRAT, *l. c.*, p. 301.

susciter, et monté au ciel il *donne* le Saint-Esprit, pour qu'il demeure en nous, et Jésus lui-même vient vers nous et opère en nous par l'Esprit-Saint. Nous croyons au Saint-Esprit, *dominum et vivificantem*, et nous croyons aussi que Jésus est devenu un esprit vivifiant, *factus est in spiritum vivificantem* (I Cor., XV, 45).

## II. — Le sacrifice de la Messe

A la Cène le Christ s'est offert, mais mortel, passible, devant mourir le lendemain; maintenant à la Messe c'est le Christ glorieux, c'est le Christ qui est mort, mais qui *est ressuscité*, qui *est à la droite de Dieu*, qui *intercède pour nous* (Rom., VIII, 34).

Au Calvaire, Jésus s'est offert d'une manière sanglante, à la Messe c'est le même prêtre, *idem offerens*, il est le prêtre principal, s'offrant par le ministère des prêtres, *ministerio sacerdotum*; c'est la même victime, *una eademque hostia*, seul le mode est différent, *sola offerendi ratione diversa* (1) : sur la croix l'immolation fut *sanglante*, à la Messe l'immolation est non sanglante, *mystique*, sacramentelle (2).

D'après le Concile de Trente, le sacrifice de la Messe est *en substance* le même sacrifice que celui de la croix : le Christ a voulu laisser à l'Église, son épouse bien-aimée, un sacrifice visible, qui doit *représenter* le sacrifice sanglant de la croix et en conserver la mémoire jusqu'à la

(1) *Conc. Trid.*, Sess. XXII, cap. 2.

(2) *Mystique* ne s'oppose pas à « réel-spirituel », mais à « réel-corporel », ici à immolation sanglante. P. Garrigou-Lagrange, *L'amour de Dieu et la Croix de Jésus*, t. II, p. 848, note.

fin du monde; qui doit *appliquer* les fruits salutaires du sacrifice de la croix (1).

Retenons ici ces deux mots : *repraesentaretur* et *applicaretur*.

La Messe est *une représentation* du sacrifice sanglant du Calvaire : ce n'est pas une représentation fictive, comme cela se fait au théâtre, Oberammergau par exemple, mais une *re-présentation réelle*, rappelant et renouvelant le sacrifice du Calvaire : c'est le même Christ qui offre, et c'est la même victime qui est offerte, *idem offerens, eadem hostia*, et l'immolation mystique ou sacramentelle est *signifiée* par la consécration séparée du pain et du vin : sans doute, il y a dans cette immolation quelque chose de mystérieux, *mysterium fidei*, mais ce qui est expressif, c'est que le Corps et le Sang du Seigneur sont *représentés comme séparés*, ce qui signifie et représente la mort, et la mort sur la Croix par effusion du sang.

Cette « expressivité » est encore marquée extérieurement par certains gestes, par certaines paroles à la Messe, gestes et paroles qui nous rappellent constamment le sacrifice de la croix. Ainsi : *Qui pridie quam pateretur*, c'est la veille de sa passion que Jésus a institué le Saint-Sacrifice de la Messe; *unde et memores tam beatae passionis* : faites ceci en mémoire de moi, et l'Église nous fait nous rappeler tout de suite cette bienheureuse passion du Seigneur; on peut dire de la Messe ce que Thomas a Kempis dit de notre vie sur la terre : *tota circumsignata crucibus*, elle est toute marquée de croix, croix sur l'autel, sur les vêtements et linges liturgiques, signes de croix multiples...

Ce qui est représenté, c'est la passion et la mort du

(1) *Conc. Trid.*, Sess. XXII, cap. 1.

Seigneur : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez ce calice, *vous annoncerez la mort du Seigneur* » (I Cor., XI, 26). Nous ne *voyons* pas que c'est le Christ glorieux, mais nous le *savons* par la foi, et l'Église semble vouloir nous le rappeler en choisissant pour la liturgie de l'Eucharistie le blanc, qui est la couleur de Pâques et de l'Ascension, et non le rouge des fêtes en l'honneur de la Croix et des martyrs, et moins encore le violet du temps de la Passion. Les premiers chrétiens comprenaient bien que la Messe « célébrait » toute l'œuvre de la Rédemption, la mort, la résurrection et l'ascension, lorsqu'ils choisissaient pour la célébration des saints mystères *le jour et l'heure où le Christ était ressuscité*. Chaque dimanche était une fête de la résurrection, et la fête annuelle de Pâques était le saint Triduum : vendredi, samedi, dimanche, où ils fêtaient le Christ mort, enseveli et ressuscité. Telle était la fête de Pâques durant les quatre premiers siècles : *pascha passionis* et *pascha resurrectionis*.

Mais pourquoi cette représentation du sacrifice de la croix? *Pour appliquer* à nos âmes les fruits salutaires du Sacrifice du Calvaire. Rappelons-nous ici la parole si profonde de sens du grand Apôtre : *le nouvel Adam a été fait un esprit vivifiant*. Par la *résurrection* l'humanité du Christ est tellement *spiritualisée* qu'elle devient un *instrument parfaitement adapté* à la divinité pour la sanctification des hommes; et la glorification étant rendue parfaite par l'*ascension*, le Christ sanctifie en envoyant son Esprit et en opérant lui-même dans les âmes comme esprit vivifiant (voir plus haut).

Il n'est donc pas étonnant que dans la sainte Messe notre liturgie romaine fasse mention expresse non seulement de la passion, mais aussi de la résurrection et de l'ascension. Elle le fait à deux reprises.

La première fois après l'offrande du pain et du vin : *Suscipe, sancta Trinitas*, recevez, sainte Trinité, cette offrande, que nous vous présentons *en mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Une seconde fois, avec plus d'insistance encore, après la Consécration. Celle-ci s'achève sur la recommandation du Seigneur : Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous le ferez *en mémoire de moi*, et pour obéir à cette recommandation la sainte Église nous fait dire tout de suite : *Unde et memores*, c'est pourquoi, Seigneur, nous vos serviteurs, mais aussi votre peuple saint, nous ranimons en nous le souvenir de la si bienheureuse passion, *tam beatae passionis*, de ce même Christ, votre Fils, notre Seigneur, et aussi de sa résurrection du tombeau, *necnon et ab inferis resurrectionis*, et aussi de sa glorieuse ascension au ciel, *sed et in cœlos gloriosae ascensionis*, afin que nous tous, qui avons part à ce sacrifice, par la réception du très saint Corps et Sang de votre Fils, nous soyons remplis de toute bénédiction céleste et grâce, *omni benedictione cœlesti et gratia repleamur*.

Notre Grand-Prêtre, Jésus-Christ, est entré dans le Saint des saints, avec son propre sang, une fois pour toutes, après avoir acquis une rédemption éternelle (Hebr., IX, 12) ; il est entré dans le ciel même, *afin de se tenir désormais pour nous présent devant la face de Dieu* (Hebr., IX, 24), il y est toujours vivant pour intercéder en notre faveur, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr., VII, 25). Au ciel, il n'offre pas, à proprement parler, un sacrifice, mais il se tient debout devant le trône de Dieu : Jean a vu *agnum stantem tamquam occisum* (Apoc., V, 6), un Agneau debout, comme immolé, montrant ses plaies glorieuses, qui crient grâce et miséricorde.

Dans le sacrifice de la Messe le prêtre visible est le

ministre de Jésus-Christ, son représentant et non son successeur, et le prêtre principal et invisible est le « Christ Jésus, qui est mort, mais qui est aussi ressuscité, qui est à la droite de Dieu, qui intercède pour nous » (Rom., VIII, 34). Notre sacrifice de la Messe est le sacrifice de tout le corps mystique, du Christ mystique : Jésus, *le nouvel Adam*, le Chef, qui glorifié a été fait *un esprit vivifiant*, qui par l'Esprit-Saint et comme esprit vivifiant agit dans tout le corps de l'Église, rangée autour de l'autel. Car autour de l'Agneau, qui est comme immolé à la Consécration, toute l'Église est convoquée et rassemblée : avant la Consécration l'*Église militante*, avec son chef visible, le Pape, et l'Évêque; l'*Église triomphante*, la Sainte Vierge Marie, les Apôtres et les Martyrs; après la Consécration l'*Église souffrante*, et encore la militante et la triomphante (*Nobis quoque peccatoribus*). Tertullien nomme le Christ *catholicum Patris sacerdotem* (1), le prêtre universel du Père : c'est bien *in Christo Jesu*, dans le Christ Jésus, en son nom et en union avec lui, la Tête, nous ses membres, en union avec le Prêtre universel ou catholique, que nous, la communauté catholique, adorons le Père, remercions, supplions, réconcilions : *par Lui, et avec Lui, et en Lui, est à vous, Dieu le Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire*, et le prêtre ajoute à haute voix : *dans tous les siècles des siècles*, pour donner à la communauté des fidèles l'occasion de dire : *Amen*, Ainsi soit-il, et ainsi s'associer expressément à l'hommage rendu par le *Prêtre catholique*, Jésus.

Le Christ nous communique sa vie divine : cette vie est tout d'abord une *vie d'élévation à Dieu*, par le Christ nous offrons à Dieu l'hommage de notre adoration,

(1) *Adv. Marcionem*, l. IV, n. 2.

louange, action de grâces, etc. Cette vie divine est aussi une *vie d'union à Dieu* : par la *Communion*, à la Messe, nous sommes unis sacramentellement au Corps et au Sang du Christ, et par Lui nous communions à l'adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Le Christ nous donne, dit le Bienheureux Ruusbroec (1), sa Chair et son Sang, et sa vie corporelle, *glorifiée, remplie de joies et de douceurs*; et il nous donne son esprit (humain) avec les puissances supérieures, *remplies de gloire et de dons, de vérité et de justice...*

Puissions-nous chaque jour « réaliser » et vivre l'œuvre de la rédemption dans le saint Sacrifice de la Messe : *Ut redemptionis tuae fructum jugiter in nobis sentiamus.*

Bruges.

J. Mahieu.

(1) *De Gheestelike Bralocht*, nouvelle édition (1932), I, p. 191.

# L'assistance à la Messe

## Source de sanctification

La sanctification de notre âme se trouve dans une union chaque jour plus intime avec Dieu, union de foi, de confiance et d'amour. Dès lors un des plus grands moyens de sanctification est l'acte le plus élevé de la vertu de religion et du culte chrétien : la participation au sacrifice de la Messe. Pour toute âme intérieure, la Messe doit être chaque matin comme la *source éminente*, d'où dérivent les grâces dont nous avons besoin dans le cours de la journée, source de lumière et de chaleur, semblable, dans l'ordre spirituel, à ce qu'est le lever du soleil dans l'ordre de la nature. Après la nuit et le sommeil, qui sont comme une image de la mort, le soleil réapparaissant chaque matin rend en quelque sorte la vie à tout ce qui se réveille à la surface de la terre. Si nous connaissions profondément le prix de la messe quotidienne, nous verrions qu'elle est comme un lever de soleil spirituel, pour renouveler, conserver et augmenter en nous la vie de la grâce, qui est la vie éternelle commencée. Mais trop souvent l'habitude d'assister à la messe, par manque d'esprit de foi, dégénère en routine, et nous ne recevons plus alors du saint sacrifice tous les fruits que nous devrions en recevoir.

Ce devrait être pourtant *l'acte le plus grand de chacune de vos journées*, et dans la vie d'un chrétien, surtout

d'un religieux, tous les autres actes quotidiens ne devraient être que *l'accompagnement* de celui-là, notamment toutes les autres prières et les petits sacrifices que que nous devons offrir au Seigneur dans la journée.

Rappelons ici : 1° ce qui fait la valeur du sacrifice de la messe, 2° quel est le rapport de ses effets avec nos dispositions intérieures, 3° comment nous devons nous unir au sacrifice eucharistique.

*
* *

### L'oblation toujours vivante au cœur du Christ

L'excellence du sacrifice de la Messe vient, dit le Concile de Trente (1), de ce que c'est le même sacrifice en substance que celui de la Croix, parce que c'est *le même prêtre* qui continue actuellement de s'offrir par ses ministres, c'est *la même victime*, réellement présente sur l'autel, qui est réellement offerte; seule la manière de l'offrir diffère : tandis qu'il y eut sur la Croix une immolation sanglante, il y a à la Messe une *immolation sacramentelle* par la séparation, non pas physique, mais sacramentelle du corps et du sang du Sauveur, en vertu de la double consécration. Ainsi le sang de Jésus, sans être physiquement répandu, est sacramentellement répandu (2).

Cette immolation sacramentelle est un *signe* (3) de l'oblation intérieure de Jésus, à laquelle nous devons

(1) Session XXII, cap. I et II.

(2) De même l'humanité du Sauveur reste numériquement la même, mais depuis sa résurrection elle est *impassible*, tandis qu'auparavant elle était sujette à la douleur et à la mort.

(3) « Sacrificium externum est *in genere signi*, ut signum interioris sacrificii. »

nous unir; elle est aussi le mémorial de l'immolation sanglante du Calvaire. Bien qu'elle soit seulement sacramentelle, cette immolation du Verbe de Dieu fait chair est *plus expressive* que l'immolation sanglante de l'agneau pascal et de toutes les victimes de l'Ancien Testament. Un signe tire en effet sa valeur expressive de la grandeur de la chose signifiée; le drapeau qui nous rappelle la patrie, fût-il d'une étoffe commune, a plus de prix à nos yeux que le fanion particulier d'une compagnie ou que l'insigne d'un officier. De même l'immolation sanglante des victimes de l'Ancien Testament, figure éloignée du sacrifice de la Croix, exprimait seulement les sentiments intérieurs des prêtres et des fidèles de l'ancienne Loi; tandis que l'immolation sacramentelle du Sauveur sur nos autels exprime surtout l'*oblation intérieure* toujours vivante au cœur du « *Christ qui ne cesse d'intercéder pour nous* » (Hébr., VII, 25).

Or cette oblation, qui est comme l'âme du sacrifice de la Messe, a une *valeur infinie*, qu'elle puise en la personne divine du Verbe fait chair, prêtre principal et victime, dont l'immolation continue sous une forme sacramentelle.

Saint Jean Chrysostome écrit : « Lorsque vous voyez à l'autel le ministre sacré élevant vers le ciel la sainte hostie, n'allez pas croire que cet homme soit le prêtre véritable (principal), mais, élevant vos pensées au-dessus de ce qui frappe les sens, considérez la main de Jésus-Christ invisiblement étendue (1). » Le prêtre que nous voyons de nos yeux de chair ne peut pénétrer toute la profondeur de ce mystère, mais au-dessus de lui il y a l'intelligence et la volonté de Jésus prêtre principal. Si le ministre n'est pas toujours ce qu'il devrait être, le prêtre principal est

(1) *Homil. LX* au peuple d'Antioche.

infiniment saint ; si le ministre, même lorsqu'il est très bon, peut être légèrement distrait ou occupé des cérémonies extérieures du sacrifice, sans en pénétrer le sens intime, il y a au-dessus de lui quelqu'un qui n'est pas distrait et qui offre à Dieu en pleine connaissance de cause une adoration réparatrice d'une valeur infinie, une supplication et une action de grâces d'une portée sans limites.

Cette oblation intérieure toujours vivante au cœur du Christ est donc bien pour ainsi dire l'âme du sacrifice de la Messe. Elle est *la continuation* de celle par laquelle Jésus s'offrit comme victime en entrant en ce monde et dans tout le cours de son existence terrestre, surtout sur la Croix. Quand le Sauveur était sur la terre, cette oblation était méritoire ; maintenant elle continue sans cette modalité du mérite. Elle continue sous forme d'*adoration réparatrice* et de *supplication*, pour nous appliquer les mérites passés de la Croix. Même lorsque la dernière Messe sera achevée à la fin du monde, et qu'il n'y aura plus de sacrifice proprement dit, mais sa consommation, l'oblation intérieure du Christ à son Père durera, non plus sous forme de réparation et de supplication, mais sous forme d'*adoration* et d'*action de grâces*. C'est ce que nous fait prévoir le *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, qui donne quelque idée du culte des bienheureux dans l'éternité.

S'il nous était donné de voir immédiatement l'amour qui inspire cette oblation intérieure, qui dure sans cesse au cœur du Christ, « *toujours vivant pour intercéder pour nous* », quelle ne serait pas notre admiration !

La Bienheureuse Angèle de Foligno nous dit (1) : « J'ai non pas la pensée vague, mais la certitude absolue que, si une âme voyait et contemplait quelqu'une des splen-

(1) *Livre de ses visions et instructions*, chap. LXVII.

deurs intimes du sacrement de l'autel, elle prendrait feu, car elle verrait l'amour divin. Il me semble que ceux qui offrent le sacrifice, ou qui y prennent part, devraient méditer profondément sur la vérité profonde du mystère trois fois saint, dans la contemplation duquel nous devrions demeurer immobiles et absorbés. »

*
* *

### Les effets du Sacrifice de la Messe et nos dispositions intérieures

L'oblation intérieure du Christ Jésus, qui est l'âme du sacrifice eucharistique, a *les mêmes fins* et les mêmes effets que le sacrifice de la Croix, mais il importe de distinguer, parmi ces effets, ceux qui sont relatifs à Dieu et ceux qui nous concernent.

Les effets de la Messe immédiatement *relatifs à Dieu*, comme l'adoration réparatrice et l'action de grâces, se produisent toujours *infailliblement* et *pleinement* avec leur valeur infinie, même sans notre concours, même si la Messe était célébrée par un ministre indigne, pourvu qu'elle soit valide. De chaque Messe s'élève ainsi vers Dieu une adoration et une action de grâces d'une valeur sans limites, à raison de la dignité du Prêtre principal qui offre et du prix de la victime offerte. Cette oblation « plaît plus à Dieu que tous les péchés réunis ne lui déplaisent »; c'est là ce qui constitue l'essence même du mystère de la Rédemption par manière de satisfaction (1).

(1) Cf. S. Thomas, *III*, q. 48, a. 2 : « Ille proprie satisfacit pro offensa, qui exhibet offenso id quod aeque vel magis diligit, quam oderit offensam. »

Quant aux effets de la Messe, qui sont *relatifs à nous*, ils ne se répandent que *dans la mesure de nos dispositions intérieures*.

C'est ainsi que la Messe, comme sacrifice *propitiatoire*, obtient *ex opere operato* aux pécheurs qui n'y résistent pas, la grâce actuelle qui les porte à se repentir et qui leur inspire d'aller se confesser de leurs fautes (1). Les paroles *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis Domine*, produisent en ceux des pécheurs qui n'y mettent pas d'obstacle des sentiments de contrition, comme le sacrifice de la Croix les produisit en l'âme du bon larron. Il s'agit ici surtout des pécheurs qui assistent à la Messe ou de ceux pour qui elle est dite.

Le sacrifice de la Messe, comme *satisfactoire*, remet aussi infailliblement aux pécheurs repentants une partie au moins de la *peine temporelle* due au péché, et cela en proportion des dispositions plus ou moins parfaites avec lesquelles ils y assistent. C'est pour cela, dit le Concile de Trente, que le sacrifice eucharistique peut être offert aussi pour la délivrance des âmes du purgatoire (2).

Enfin comme sacrifice *impétratoire* ou de supplication, la Messe nous obtient *ex opere operato* toutes les grâces dont nous avons besoin pour nous sanctifier. C'est la grande prière du Christ toujours vivant qui continue pour nous, accompagnée de la prière de l'Église, Épouse du Sauveur. L'effet de cette double prière est proportionné à notre ferveur, et celui qui s'y unit de son mieux est sûr d'obtenir pour lui et ceux qui lui sont chers, les grâces les plus abondantes.

(1) Cf. Concile de Trente, sess. XXII, c. II : « Hujus quippe oblatione placatus Dominus, *gratiam et donum poenitentiae* concedens, *crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* »

(2) *Ibidem.*

Selon saint Thomas et beaucoup de théologiens, ces effets de la Messe relatifs à nous ne sont limités que par la mesure de notre ferveur (1). La raison en est que l'influence d'une *cause universelle* n'est limitée que par la capacité des sujets qui la reçoivent. Ainsi le soleil éclaire et réchauffe sur une place aussi bien mille personnes qu'une seule. Or le sacrifice de la Messe, étant substantiellement le même que celui de la Croix, est, par manière de réparation et de prière, une *cause universelle de grâces*, de lumière, d'attrait et de force. Son influence sur nous n'est donc limitée que par les dispositions ou la ferveur de ceux qui la reçoivent. Ainsi une seule messe peut être aussi profitable pour un grand nombre de personnes que si elle était offerte pour une seule d'entre elles; tout comme le sacrifice de la Croix ne fut pas moins profitable au bon larron que s'il avait été offert pour lui seul. Si le soleil réchauffe aussi bien sur une place mille personnes qu'une seule, l'influence de cette source de chaleur spirituelle qu'est la Messe n'est certes pas moindre dans son ordre. Plus on y assiste avec foi, confiance, religion et amour, plus grands sont les fruits qu'on en retire.

Tout cela nous montre pourquoi les saints, à la lumière des dons du Saint-Esprit, ont toujours tant apprécié le Sacrifice de la Messe. Certains, quoique infirmes et malades, voulaient se traîner à la messe, parce qu'elle vaut plus que tous les trésors. Sainte Jeanne d'Arc, se rendant

(1) Cf. S. Thomas, *III*, q. 79, a. 5 et a. 7, ad 2^m^, où il n'y a pas d'autre limite indiquée que celle de la mesure de notre dévotion : « secundum quantitatem seu modum devotionis eorum » (id est : fidelium). Cajetan, *In III^m^*, q. 79, a. 5. Jean de Saint-Thomas, *In III^m^*, disp. 32, a. 3. Gonet, *Clypeus... De Eucharistia*, disp. II, a. 5, n° 100. Salmanticenses, *de Eucharistia*, disp. XIII, dub. VI. Nous nous séparons tout à fait de ce qu'a écrit à ce sujet le P. de la Taille, *Esquisse du mystère de la foi*, Paris, 1924, p. 22.

à Chinon, importunait ses compagnons d'armes et obtenait d'eux, à force d'instances, d'assister chaque jour à la messe. Sainte Germaine Cousin était si fortement attirée vers l'église quand elle entendait la cloche annoncer le saint sacrifice, qu'elle laissait ses brebis à la garde des anges et courait assister à la messe; toujours son troupeau fut bien gardé. Le saint Curé d'Ars parlait du prix de la Messe avec une telle conviction, qu'il avait obtenu que tous ou presque tous ses paroissiens y assistassent. Nombre d'autres saints versaient des larmes d'amour ou tombaient en extase pendant le sacrifice eucharistique; quelques-uns ont vu à la place du célébrant Notre-Seigneur lui-même, le Prêtre principal. D'autres, à l'élévation du calice, virent le précieux sang déborder, comme s'il allait se répandre sur les bras du prêtre et dans le sanctuaire, et des anges venir avec des coupes d'or pour le recueillir, comme pour le porter partout où il y a des hommes à sauver. Saint Philippe de Néri reçut des grâces de ce genre et se cachait pour célébrer, à cause des ravissements qui souvent le saisissaient à l'autel.

* * *

### Comment nous unir au sacrifice eucharistique?

On peut appliquer à ce sujet ce que saint Thomas (1) dit de l'attention dans la prière vocale : « Elle peut porter, soit sur les mots, pour les bien prononcer, soit sur le sens des mots, soit sur la fin de la prière, c'est-à-dire sur Dieu et la chose pour laquelle on prie... Cette dernière attention, que des simples sans culture peuvent

(1) *IIª IIæ*, q. 82, a. 13.

avoir, est quelquefois si grande que l'esprit est comme porté en Dieu et oublie tout le reste. »

De même pour bien assister à la messe, avec foi, confiance, vraie piété et amour, on peut la suivre de différentes manières. On peut être attentif aux prières liturgiques, généralement si belles et si pleines d'onction, d'élévation et de simplicité. On peut aussi se rappeler la Passion et la Mort du Sauveur, dont la messe est le mémorial, et se considérer comme étant au pied de la Croix avec Marie, Jean, les saintes femmes. On peut encore s'appliquer à rendre à Dieu, en union avec Jésus, les quatre devoirs qui sont les fins du Sacrifice : adoration, réparation, demande et action de grâces (1). Pourvu que l'on prie, même en récitant pieusement son chapelet, on assiste fructueusement à la messe. On peut aussi avec grand profit, comme sainte Jeanne de Chantal et beaucoup de saints, y continuer son oraison, surtout si l'on est porté à un amour pur et intense, un peu comme saint Jean à la Cène reposant sur le Cœur de Jésus.

Mais de quelque manière qu'on suive ainsi la Messe, il importe d'insister sur une chose importante. Il faut surtout *nous unir profondément à l'oblation du Sauveur*, prêtre principal : Avec lui, il faut *l'offrir* à son Père, en nous rappelant que cette oblation plaît plus à Dieu que tous les péchés ne lui déplaisent. Il faut *nous offrir* aussi chaque jour plus profondément, offrir particulièrement les peines et contrariétés que nous avons déjà à porter et celles qui se présenteront dans la journée.

(1) La première partie de la messe jusqu'à l'offertoire nous inspire des sentiments de pénitence et de contrition (*Confiteor, Kyrie eleison*), d'adoration et de reconnaissance (*Gloria in excelsis*), de supplication (Collecte), de foi vive (*Épître, Évangile, Credo*), pour nous préparer à l'offrande de la sainte Victime, suivie de la communion et de l'action de grâces.

C'est ainsi qu'à l'offertoire le prêtre dit : « *In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur a te, Domine :* C'est avec un esprit humilié et un cœur contrit que nous vous demandons, Seigneur, de nous recevoir. »

L'auteur de l'*Imitation*, l. IV, ch. VIII, insiste à bon droit sur ce point : Le Seigneur y dit : « Comme je me suis offert volontairement à mon Père pour vos péchés, sur la croix..., ainsi vous devez tous les jours, dans le sacrifice de la Messe, vous offrir à moi, comme une hostie pure et sainte, du plus profond de votre cœur... C'est vous que je veux et non pas vos dons... Si vous demeurez en vous-mêmes, si vous ne vous abandonnez pas sans réserve à ma volonté, votre oblation n'est pas entière, nous ne serons pas unis parfaitement. »

Au chapitre suivant, le fidèle répond : « Dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous, mon Dieu, pour vous servir à jamais... Recevez-moi avec l'oblation sainte de votre précieux Corps... Je vous offre aussi tout ce qu'il y a de bon en moi, si imparfait que ce soit, pour que vous le rendiez plus digne de vous. Je vous offre encore tous les pieux désirs des âmes fidèles, la prière pour ceux qui me sont chers..., la supplication pour ceux qui m'ont offensé ou attristé, pour ceux aussi que j'ai moi-même affligés, blessés, scandalisés, le sachant ou non, afin que vous nous pardonniez à tous nos offenses mutuelles... et faites que nous soyons dignes de jouir ici-bas de vos dons et d'arriver à l'éternelle vie. »

La Messe ainsi comprise est une source féconde de sanctification, de grâces toujours nouvelles ; par elle peut se réaliser de mieux en mieux pour nous chaque jour la prière du Sauveur : « Je leur ai donné la lumière que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que vous

m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé » (Jean, XVII, 23).

La visite au Saint-Sacrement doit nous rappeler la messe du matin, et nous devons penser que dans le Tabernacle, s'il n'y a pas de sacrifice proprement dit, lequel cesse avec la messe, cependant Jésus réellement présent continue d'adorer, de prier et de rendre grâces. C'est à toute heure du jour que nous devrions nous unir à cette oblation du Sauveur. Comme le dit la prière au Cœur Eucharistique : « Il est patient à nous attendre, pressé à nous exaucer; il est le foyer de grâces toujours nouvelles, le refuge de la vie cachée, le maître des secrets de l'union divine. » Nous devons, près du Tabernacle, « nous taire pour l'entendre, et nous quitter pour nous perdre en lui » (1).

Rome, Angelico.

fr. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

(1) Nous recommandons, pour lire pendant la visite au Saint-Sacrement ou pour méditer comme sujet d'oraison, *Les Élévations sur la Prière au Cœur Eucharistique de Jésus,* qui ont été publiées pour la première fois en 1926, *Éditions de la Vie Spirituelle.*

# La spiritualité des Pères apostoliques

(*Suite*)

## IV. — Saint Clément de Rome

Lorsque, de Smyrne ou d'Antioche, nous passons à Rome, nous nous sentons tout de suite dans une atmosphère nouvelle. Ici plus d'enthousiasme, plus de visions; mais des esprits clairs, ordonnés, précis, qui raisonnent sur toutes choses et même sur la vie spirituelle. On comprend bien cependant que la vie spirituelle n'est pas absente des âmes dans l'Église romaine; seulement elle s'élève suivant une autre formule. Au premier abord, on pourrait croire qu'elle cède la place au moralisme, c'est-à-dire que les chrétiens de Rome se contentent de vivre en observant les commandements et qu'ils croient avoir assez fait lorsqu'ils ont agi conformément à la loi divine. Et il est vrai que le moralisme tient apparemment la première place dans les écrits romains de l'âge apostolique, la lettre de saint Clément aux Corinthiens, l'homélie anonyme connue sous le nom de deuxième lettre de Clément, le *Pasteur* d'Hermas. Cependant, lorsqu'on y regarde d'un peu près, on ne tarde pas à se rendre compte que le formalisme est bien loin d'épuiser les exigences des âmes et qu'à Rome, comme à Antioche et

comme à Smyrne, on est soucieux de perfection et de vraie piété.

Nous n'avons pas à insister sur les circonstances dans lesquelles l'Église de Dieu qui pérégrine à Rome fut amenée, vers la fin du règne de Domitien, à écrire à l'Église de Dieu qui pérégrine à Corinthe. Des troubles s'étaient produits dans cette dernière Église; quelques agités avaient excité les esprits contre l'autorité des presbytres, et la charité chrétienne avait eu à souffrir, non moins que la paix, de cette espèce de révolte. En apprenant la chose, les fidèles de Rome s'étaient émus, et Clément, au nom de la communauté à laquelle il présidait, s'était décidé à intervenir pour essayer de ramener le calme et l'union des cœurs.

Ces circonstances expliquent d'elles-même les traits les plus généraux de la spiritualité que nous révèle la lettre de Clément. Deux vertus surtout en constituent la trame, la modération et la paix. La modération, c'est cette ἐπιείκεια dont nous pouvons mal rendre en français toutes les nuances. Il ne s'agit pas, pour celui qui la possède, de céder passivement aux désirs et aux volontés d'autrui, mais de proposer son opinion et de la faire triompher par de sages raisons. L'homme modéré est tout ensemble prudent, équilibré, fin, et il est tout cela avec une indomptable fermeté (1) : il se tend en quelque sorte vers le but qu'il veut atteindre et rien ne saurait le faire dévier de la ligne de conduite qu'il a une fois adoptée.

Pour convaincre, il ne commande d'ailleurs pas; à plus forte raison, il ne menace pas, il se contente d'exhorter et de persuader. On s'est demandé sans doute les raisons pour lesquelles l'Église de Rome avait eu à intervenir dans une querelle qui ne regardait directement que la communauté de Corinthe : si cette intervention a été spontanée, si elle a été dictée par de simples motifs de charité, on comprend qu'elle ait dû revêtir des formes

(1) *I Clem.*, LVIII, 2; LXII, 2.

prudentes et modérées. Il n'est pas d'usage qu'une Église donne des ordres ou rappelle ses devoirs à une autre Église. Toutefois, on ne peut échapper à l'impression d'autorité qui se dégage de la lettre de Clément :

> Vous donc, qui avez causé le principe de la discorde, soumettez-vous aux presbytres, laissez-vous corriger en esprit de pénitence, fléchissez les genoux de vos cœurs. Apprenez à obéir, déposez votre superbe et orgueilleuse arrogance de langage : mieux vaut pour vous être petits, mais comptés dans le troupeau du Christ que d'être, avec une réputation d'excellence exclus de l'espérance chrétienne (1)... S'il y en a qui résistent aux paroles que Dieu leur adresse par notre intermédiaire, qu'ils sachent bien qu'ils se fourvoient dans une faute et un danger graves (2).

Mais il faut ajouter que ce ton d'autorité est partout tempéré par des formules d'admirable charité :

> Nous vous avons rappelé ces choses d'autant plus volontiers que nous savions bien écrire à des hommes fidèles, très considérés et qui ont approfondi les maximes de la science divine... Vous nous causerez joie et allégresse si vous obéissez aux conseils que nous vous avons donnés par le Saint-Esprit, si vous coupez court à l'emportement coupable de votre rivalité, selon l'invitation à la paix et à la concorde que nous vous faisons dans cette lettre (3).

Alors même qu'il pourrait donner des ordres, Clément ne le fait pas : il préfère et de beaucoup se contenter d'exhorter. Il croit à la force de la douceur, bien plus qu'à celle du commandement. Qu'y a-t-il de plus touchant par exemple que le passage dans lequel il demande aux coupables de s'exiler par amour de la paix :

> Est-il parmi vous quelqu'un de généreux, de compatissant, de rempli de charité? Que celui-là dise : Si je suis

(1) *I Clem.*, LVII, 1-2.
(2) *I Clem.*, LIX, 1.
(3) *I Clem.*, LXII, 3; LXIII, 2.

cause de la sédition, de la discorde, des divisions, je quitte le pays, je m'en vais où l'on voudra, j'exécute les décisions de la multitude; seulement que le troupeau du Christ vive en paix avec les presbytres constitués. Celui qui agira ainsi s'acquerra une grande gloire dans le Christ, et tout lieu lui fera bon accueil, car la terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle renferme. Ainsi ont fait, ainsi feront dans l'avenir ceux qui se conduisent selon Dieu d'une manière exempte de remords (1).

Si calme, si émouvant est cet appel qu'on s'est demandé parfois s'il ne s'adressait pas aux presbytres mêmes de Corinthe et si Clément ne les invitait pas, par amour de la paix, à laisser la place à leurs rivaux. Il n'en est rien, et tout le contexte proteste contre cette interprétation. Ceux qui sont engagés à s'expatrier, ce sont bien les fauteurs des troubles. Mais Clément est assez bon pour leur parler le langage de la douceur et pour leur proposer un acte héroïque. Il leur fait confiance; peut-être a-t-il raison. On sait que bien souvent les paroles dures échouent contre les volontés rebelles, tandis que la confiance les redresse et les conquiert.

En agissant ainsi, Clément témoigne de son naturel amour pour la paix. Il n'est rien qu'il déteste autant que la jalousie et l'envie, puisqu'elles sont les grandes destructrices de la paix :

> N'est-ce pas par l'effet de la jalousie et de l'envie que furent persécutés ceux qui étaient les colonnes les plus élevées et les plus justes et qu'ils combattirent jusqu'à la mort?... Pierre fut victime d'une injuste jalousie... Paul a obtenu le prix de la patience à la suite de la jalousie et de la discorde (2).

Et sous la plume de l'écrivain, les exemples viennent en foule, empruntés tant à l'Ancien Testament qu'à l'his-

(1) *I Clem.*, LIV.
(2) *I Clem.*, V.

toire la plus récente. A peine est-il possible de dire tous les méfaits causés par la discorde.

La paix au contraire nous est ordonnée par le Seigneur qui a dit :

> Soyez miséricordieux, afin d'obtenir miséricorde; pardonnez afin d'être pardonnés; selon que vous agissez, on agira envers vous; selon que vous donnez, on vous donnera; selon que vous jugez, on vous jugera; selon que vous exercez la bienveillance, on l'exercera envers vous; la mesure dont vous vous servez sera celle dont on se servira pour vous (1).

Plus encore, s'il est possible de parler ainsi; la paix et la concorde éclatent manifestement dans toutes les œuvres de Dieu; et, pour les décrire, Clément se laisse entraîner, plus qu'il a coutume de le faire. Son âme, profondément religieuse, se révèle à nous, en face du spectacle harmonieux de la création :

> Contemplons Dieu par la pensée; considérons des yeux de l'âme sa volonté pleine de patience; réfléchissons combien il est débonnaire envers toute sa création. Les cieux, mis en branle par son ordre, lui obéissent en paix. Le jour et la nuit accomplissent la course qu'il leur a prescrite, sans s'entraver l'un l'autre. Le soleil, la lune et les chœurs des astres parcourent, d'après son ordre, avec harmonie et sans aucun écart, les orbites qu'il leur a marqués. La terre féconde, docile à sa volonté, fournit en abondance, dans les saisons convenables, leur nourriture aux hommes, aux animaux, à tous les êtres qui vivent à sa surface; elle n'hésite pas; elle ne change rien à ses décrets. Les mêmes ordres régissent les abîmes insondables et les indescriptibles régions des enfers. La mer immense, dont son action créatrice a creusé le lit en réservoir, ne franchit point les barrières qu'il a établies, mais selon qu'il lui a été ordonné ainsi fait-elle. Il lui a dit : Tu viendras jusqu'ici, et tes flots se briseront sur ton propre sein. L'Océan infranchissable aux hommes et les mondes qui sont au-delà de lui se

(1) *I Clem.*, XIII, 2.

dirigent par les mêmes ordres du Maître. Les saisons du printemps, de l'été, de l'automne, de l'hiver, se succèdent pacifiquement l'une à l'autre. Les vents en leurs demeures accomplissent aux temps marqués leur office sans trouble; les sources intarissables, créées pour la jouissance et la santé, offrent aux hommes sans s'épuiser leurs mamelles pleines de vie; les moindres animaux se réunissent dans la paix et la concorde. Le souverain créateur et maître de l'univers a disposé que toutes ces choses resteraient dans la paix et la concorde, bienfaisant qu'il est pour toutes ses créatures, mais plus que prodigue envers nous qui recourons à ses miséricordes par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la majesté dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il (1).

Ce morceau est unique dans l'ancienne littérature chrétienne. Les Pères ne se laissent guère distraire par le spectacle du monde, ou, lorsqu'ils le regardent, ils ne savent pas en analyser les beautés. Clément ne craint pas d'admirer la paix et l'harmonie qui règnent dans l'univers, et sa longue description s'achève spontanément par une doxologie. On a sans doute remarqué que les stoïciens avaient mis à la mode la contemplation des choses créées et que l'ordre du monde leur servait à prouver l'existence de Dieu. On a même relevé l'emploi par Clément de multiples expressions empruntées au vocabulaire stoïcien (2). Mais il ne faut pas s'y tromper. Si Clément s'arrête en admiration devant les œuvres divines, ce n'est pas pour satisfaire à un caprice, pour sacrifier à une mode littéraire. Son esprit est bien trop sérieux pour être capable de telles futilités; et la lettre qu'il écrit n'a rien à voir avec la rhétorique. Son âme tout entière est conquise en face de la magnificence du monde. Depuis le cours des astres jusqu'à la vie des plus humbles ani-

(1) *I Clem.*, XIX, 3-XX.
(2) G. Bardy, *Expressions stoïciennes dans la Primat Clémentin*, dans *Recherches de science religieuse*, 1922, p. 73-85.

maux, tout le ravit et le charme. On retrouve ici les accents qui animaient le psalmiste : « Que tes œuvres sont magnifiques, Seigneur; tu as tout fait dans ta sagesse et le monde est rempli des biens que tu as créés. » L'auteur de la lettre aux Corinthiens ne cherche pas à se retenir : pourquoi le ferait-il? Il aime Dieu de tout son cœur, et il le salue comme le premier auteur de la paix et de la concorde dont il est lui-même le prédicateur et le messager : Grâces soient rendues à celui qui a fait toutes choses dans l'harmonie, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ailleurs, c'est encore le spectacle du monde qui sert à Clément de point de départ pour établir le dogme de la résurrection :

> Observons, mes bien-aimés, comment le Maître nous représente continuellement la future résurrection dont il nous a donné les prémices dans le Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il l'a ressuscité d'entre les morts... Le jour et la nuit nous montrent une résurrection : la nuit s'endort et le jour se lève; le jour fuit et la nuit lui succède. Prenons les fruits. Comment et de quelle façon les semailles se font-elles? Le semeur sort pour jeter en terre les différentes semences; celles-ci, toutes sèches et nues, tombent dans le sol pour s'y résoudre; mais de leur dissolution même, la magnifique providence du Maître les fait lever à nouveau et l'unique graine se multiplie et porte fruit (1).

La légende du phénix, dont Clément s'empare ensuite achève ce nouveau tableau. La bonté de Dieu éclate ainsi de toutes parts, afin de nous apprendre à être, nous aussi, bons, pacifiques et généreux. Plus loin, Clément développe encore les harmonies du corps humain, et il le fait, en s'inspirant de saint Paul, pour nous enseigner la charité que nous devons avoir les uns pour les autres. Car la charité est le fruit naturel de la paix, comme, d'un autre

(1) *I Clem.*, XXIV.

point de vue, elle en est le principe. Chacun à sa place, à son rang, telle est la règle à laquelle nul ne saurait se soustraire : que le fort prenne soin du faible et que le faible respecte le fort, que le riche aide le pauvre et que pauvre remercie Dieu de lui avoir donné quelqu'un pour subvenir à ses indigences (1). Dans le Christ, nous formons tous un seul corps. Il convient que les membres de ce corps accomplissent les fonctions auxquelles il est destiné.

Clément ne s'arrête d'ailleurs pas sur les analogies du corps, et nous ne saurions pas le regarder comme un théoricien du corps mystique. Il préfère, semble-t-il, les spectacles extérieurs aux longues méditations, et la vue des armées bien disciplinées dans lesquelles chacun demeure à son rang lui inspire de salutaires réflexions (2). Encore est-il que la discipline ne servirait pas à grand' chose, si elle n'était pas vivifiée par la charité. Pour décrire cette vertu, comme tout à l'heure pour parler de l'ordre du monde, Clément trouve des accents qui tranchent sur la tonalité un peu grise, un peu uniforme, de la lettre. On sent qu'il est ému lui-même et que ce sont des expériences personnelles de vie intime qu'il traduit :

> Que celui qui a la charité du Christ accomplisse les commandements du Christ. Qui peut expliquer le lieu de la charité divine? qui est capable d'exprimer son extrême beauté? La hauteur où la charité nous élève est ineffable. La charité nous unit étroitement à Dieu; la charité couvre la multitude des péchés; la charité souffre tout, supporte tout; rien de bas dans la charité; rien de superbe. La charité ne fait pas de schisme, la charité ne fomente pas de sédition; la charité opère tout dans la concorde; la charité consomme la perfection de tous les élus de Dieu; sans la charité, rien ne plaît à Dieu. C'est par la charité que le Maître nous a élevés à lui; c'est à cause de la charité qu'il a eue pour nous que Jésus-Christ, Notre-Seigneur,

(1) *I Clem.*, XXXVIII, 2.
(2) *I Clem.*, XXXVII, 1-3.

docile à la volonté de Dieu, a donné son sang pour nous, sa chair pour notre chair, son âme pour nos âmes (1).

En écrivant ces lignes ardentes, Clément avait devant les yeux la première lettre de saint Paul aux Corinthiens, et il s'en inspire manifestement. Il emprunte à l'apôtre, avec quelques-unes de ses formules, le mouvement général de son développement, et nous ne saurions en être surpris. Ce sont bien pourtant des sentiments personnels qu'il exprime, et son âme claire transparaît dans ce magnifique éloge de la charité. Reine des vertus, la charité consomme l'union des cœurs et réunit tous les fidèles dans la parfaite conformité à la loi de Dieu.

*
* *

Jusqu'à présent, nous n'avons pas découvert le fond même de la vie intérieure de Clément, à savoir la piété qui inspire tous ses actes. Parce que la lettre aux Romains insiste sur des vertus morales, on pourrait être tenté de croire que son auteur ignore les ressorts essentiels de tout progrès spirituel. Il promet en effet à ses correspondants « les biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui ne sont pas entrés au cœur de l'homme : la vie dans l'immortalité, la splendeur dans la justice, la vérité dans la franchise, la foi dans la confiance, la continence dans la sainteté (2) », et il explique ainsi les conditions à remplir pour y participer :

C'est en fixant avec foi notre pensée en Dieu, en recherchant soigneusement ce qui lui plaît et agrée, en accomplissant tels actes qui conviennent à sa volonté pure, en suivant la voie de la vérité, en rejetant loin de nous toute sorte d'injustice et de méchanceté, d'avarice, de querelles, de malignité et de perfidies, de murmures et de médisan-

(1) *I Clem.*, XLIX, 1-6.
(2) *I Clem.*, XXXIV, 8-XXXV, 2.

ces, d'aversion à l'égard de Dieu, d'orgueil et de jactance, de vaine gloire et de dureté pour les étrangers (1).

Nous voilà, n'est-ce pas, en face d'un code presque complet, et ce sont surtout des devoirs négatifs qui nous y sont proposés, des défenses, des abstentions, des interdits. Qu'on ne s'y trompe pourtant pas. Nous avons précédemment insisté sur les vertus positives, paix, concorde, charité, et c'est assez dire qu'il serait injuste d'enfermer toute la doctrine de Clément en une seule formule.

Il faut ajouter, ce qui est plus important, que la piété remplit toute la lettre aux Corinthiens. Tout à l'heure déjà, nous avons noté que la description de l'ordre du monde s'achève naturellement en prière. Il y a là un trait sur lequel nous ne saurions trop insister. Clément a été élevé dans un commerce ininterrompu avec les livres saints de l'Ancien Testament. Il ne cesse pas de les citer, de leur emprunter des exemples, d'en nourrir sa vie spirituelle. Veut-il mettre en relief les mauvais effets de la jalousie? il rappelle les exemples de Caïn, meurtrier d'Abel, de Joseph vendu par ses frères, de Moïse obligé de quitter la terre d'Égypte, de Marie et d'Aaron chassés du camp des Hébreux, de Dathan et d'Abiron jetés en enfer, de David persécuté par Saül (2). Veut-il chanter les bienfaits de la pénitence? il cite Noé et Jonas (3). Lorsqu'il se propose de montrer les récompenses que Dieu accorde à ceux qui lui sont fidèles, il trouve sans aucune peine, dans les vieux récits de la Bible, les modèles à suivre : Hénoch, Noé, Abraham, Loth, Rahab (4). Ces noms étaient familiers à la piété juive ; ils ne l'étaient pas moins à la piété chrétienne et déjà l'Épître aux Hébreux avait eu l'occasion de les rappeler pour les exalter. Clément suit une voie traditionnelle, lorsqu'il demande aux

(1) *I Clem.*, XXXV, 5.
(2) *I Clem.*, IV.
(3) *I Clem.*, VII, 6-7.
(4) *I Clem.*, IX, 3-XII, 7.

fidèles de son temps d'imiter les nobles exemples de leurs ancêtres. Mais en le faisant avec cette insistance, il montre bien qu'il ne saurait se contenter d'une vie profane ou d'une moralité extérieure. Les âmes mêmes doivent être changées, et elles le seront par la prière continuelle.

A tout instant, les explications ou les conseils de saint Clément s'achèvent en doxologie. Lorsqu'il décrit l'ordre du monde : « Le Souverain créateur et maître de l'univers... est plus que prodigue envers nous qui recourons à ses miséricordes par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la majesté dans les siècles des siècles. Amen (1). » Lorsqu'il rappelle les bienfaits de la foi : « C'est par elle que le Dieu tout-puissant a justifié tous les hommes. A lui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen (2). » Lorsqu'il parle de la création de l'homme qui doit à Dieu tout son être : « Puisque nous tenons tout de lui, nous avons le devoir de lui rendre grâces de toutes choses. A lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen (3). » Lorsqu'il raconte, d'après le livre des *Nombres*, le récit de la verge fleurie : « Moïse agit ainsi afin de prévenir l'agitation dans Israël et de glorifier le nom du Dieu véritable et unique. A qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen (4). » Lorsqu'il encourage ses lecteurs par le souvenir des persécutions infligées aux justes de l'ancienne Loi : « Le Très-Haut protège et défend ceux qui servent son saint nom avec une conscience pure. A lui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen. Quant à ceux qui ont tout enduré avec confiance, ils ont obtenu la gloire et l'honneur en héritage. Dieu les a exaltés et inscrits dans le livre qui conserve leur mémoire pour les siècles des siècles. Amen (5). » Lorsqu'il annonce, en citant les psaumes, le bonheur de

(1) *I Clem.*, XX, 11-12.
(2) *I Clem.*, XXXII, 4.
(3) *I Clem.*, XXXVIII, 4.
(4) *I Clem.*, XLIII, 6.
(5) *I Clem.*, XLV, 7-8.

ceux dont les iniquités ont été remises et les péchés couverts (*Psalm.* XXXI, 1-2) : « Cette béatitude a été articulée pour ceux que Dieu a élus par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles (1). » Lorsque, vers la fin de la lettre, il adjure ses correspondants de suivre ses conseils : « Acceptez notre conseil et vous n'en aurez pas de repentance. Car aussi vrai que Dieu vit et que vit le Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit, la foi et l'espérance des élus, celui qui accomplit les volontés et les commandements donnés par Dieu avec humilité, avec douceur soutenue, sans négligence, sera rangé et compté au nombre de ceux qui sont sauvés par Jésus-Christ, par qui gloire soit à Dieu dans les siècles des siècles. Amen (2). » Lorsqu'il termine la grande prière : « Nous te confessons par le grand prêtre et le protecteur de nos âmes, Jésus-Christ, par qui soit à toi la gloire et la grandeur maintenant et de génération en génération et dans les siècles des siècles. Amen (3). » La lettre s'achève enfin par deux doxologies qui se suivent, sans autre séparation que celle d'une demande d'ordre pratique : « Que Dieu... donne à toute âme qui invoque son nom glorieux et saint, foi, crainte, paix, patience, longanimité, continence, pureté et chasteté, afin qu'elle puisse plaire à son nom par notre grand prêtre et protecteur, Jésus-Christ, par qui soit à Lui gloire et majesté, puissance et honneur, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen (4). » Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec nous et avec tous ceux qui ont été partout appelés de Dieu par Jésus-Christ, pour que soit à Dieu gloire, honneur, puissance et majesté, trône éternel, depuis l'origine des siècles jusqu'aux siècles des siècles. Amen (5). »

(1) *I Clem.*, L, 7.
(2) *I Clem.*, LVIII, 2.
(3) *I Clem.*, LXI, 3.
(4) *I Clem.*, LXIV.
(5) *I Clem.*, LXV, 2.

Nous n'ignorons pas qu'en multipliant ainsi, au cours de sa lettre, les doxologies, saint Clément se conforme à un usage que déjà les Juifs pieux aimaient à observer et que les premiers chrétiens leur avaient emprunté. Mais il y a bien autre chose qu'un vain formalisme dans ces invocations. La pensée de Dieu est sans cesse présente à l'âme pieuse de Clément, comme elle doit l'être à celle de tous les véritables chrétiens, et chaque fois que l'occasion lui en est fournie, elle n'hésite pas à s'exprimer. Sans doute, nos usages ont changé, et il y a lieu d'en tenir compte. Nous n'écririons plus guère aujourd'hui une lettre dans laquelle le nom de Dieu serait presque inévitablement suivi d'une doxologie ; ce qui ne voudrait pas dire que nos âmes soient moins profondément éprises de la gloire du Seigneur que celles de nos ancêtres. Même lorsqu'on a fait la part des coutumes, il reste que nous avons le droit de reconnaître, dans les doxologies qui reviennent si souvent sous la plume de Clément, la marque d'une pensée profondément religieuse.

***

On s'en rend encore mieux compte lorsqu'on voit la pensée de Clément s'épanouir en prières de forme liturgique. Il y a là quelque chose de très caractéristique. Sans doute, à première vue, la forme de la prière n'apparaît pas toujours. Mais lorsqu'on y fait attention, on ne peut s'empêcher d'en être frappé. Les expressions sont celles de la liturgie, la phrase se développe en proportions plus amples ; le style s'élève et prend des accents plus solennels. Chose plus remarquable encore : les thèmes familiers à Clément sont ceux-là même que reprendront les liturgies postérieures, en particulier celles dont témoignent les *Constitutions apostoliques* ; et ce sont presque les mêmes formules usitées déjà par le vieil évêque de Rome qu'emploieront alors les prières officielles de l'action de grâces.

Voici par exemple un tableau de l'univers qui fait pendant en quelque sorte à celui que nous avons déjà cité :

> Le démiurge et le Maître de l'univers se complaît dans ses œuvres. Par sa puissance souveraine, il a affermi les cieux, et dans sa sagesse incompréhensible, il les a ornés ; il a séparé la terre de l'eau qui l'entoure, et l'a assise sur le fondement très sûr de sa propre volonté ; les animaux qui la parcourent, il les a par son ordre appelés à l'existence ; la mer et tous les animaux qu'elle contient, il les a par sa puissance dispersés à l'avance et renfermés dans leurs limites. Pour couronner tout cela, l'homme dont l'intelligence fait la grandeur et l'excellence, il l'a formé de ses mains sacrées et pures comme une empreinte de son image. Car Dieu parle ainsi : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; et Dieu a fait l'homme ; il les a fait mâle et femelle. Quand donc Dieu eut achevé tous ces êtres, il les loua et les bénit et dit : Croissez et multipliez-vous. Remarquons que tous les justes se sont parés de bonnes œuvres et que le Seigneur lui-même s'est paré de bonnes œuvres et s'en est réjoui. Ayant donc un tel modèle, appliquons-nous sans hésiter à sa volonté et pratiquons de toutes nos forces l'œuvre de la justice (1).

On voit sans peine la différence qu'il y a entre cette description des œuvres divines et celle du chapitre XX. En ce dernier passage, Clément s'inspirait des formules stoïciennes. Ici, sans les rejeter, il suit de près le récit de la *Genèse*. C'est le texte sacré qui lui sert de guide : la piété chrétienne a toujours aimé à méditer sur la première page de la Bible ; elle y a même trouvé une sorte d'annonce mystérieuse de la doctrine de la Trinité. Clément ne cherche pas aussi loin ; il se contente d'adorer Dieu dans ses œuvres comme le fera la liturgie des siècles suivants, et le mouvement de sa pensée trouve déjà l'orientation que suivront les formules classiques des actions de grâce.

N'est-il pas remarquable en effet que, presque tout de

(1) *I Clem.*, XXXIII.

suite après le passage que nous venons de citer, Clément reprenne en quelque sorte sa prière et y introduise le *Sanctus* qui, dans toutes nos liturgies, suit la préface :

> Que notre gloire et notre assurance soient en lui ; soyons soumis à sa volonté ; considérons comme toute la multitude de ses anges se tient auprès de lui et exécute sa volonté. Car l'Écriture dit : Dix mille myriades se tenaient devant lui et des milliers de millers le servaient ; et ils criaient : Saint, saint, saint est le Seigneur Sabaoth ; toute la création est remplie de sa gloire. Et nous aussi, réunis par la communauté de sentiment, en un seul corps, dans la concorde, crions vers lui avec instance, comme d'une seule bouche, afin d'avoir part à ses grandes et glorieuses promesses (1).

Nous ne dirons pas, comme l'ont fait quelques critiques, que Clément cite ici la liturgie de son temps : cela est d'autant plus improbable qu'à la fin du premier siècle les formules liturgiques ne devaient pas encore être fixées, et que les présidents des assemblées chrétiennes jouissaient d'une assez grande liberté pour orienter les esprits et les cœurs des fidèles. Toutefois les thèmes généraux de la prière tendaient à s'établir, et l'on peut croire que certaines expressions, empruntées aux livres saints, se retrouvaient à peu près partout. Le *Trisagion* est une de ces expressions. Il semble interrompre la grande prière parce que le peuple entier le chante entre la préface et le canon : en réalité, ce chant est exigé en quelque sorte par le souvenir de toutes les armées célestes qui se tiennent devant le trône de Dieu. Clément, après avoir rappelé le cantique des anges, s'exprime comme s'il présidait à une réunion liturgique : il parle de frères assemblés qui doivent prier d'une voix unanime ; d'une prière instante, sûre d'obtenir l'objet de ses demandes. Pouvons-nous croire qu'il priait autrement

(1) *I Clem.*, XXXIV, 5-7.

lorsqu'à Rome il dirigeait les actions de grâces de tous ses fidèles?

Ailleurs, pour décrire le rôle du Christ, notre grand prêtre, Clément retrouve les mêmes accents, et son exhortation se transforme en prière, ou du moins prend une allure religieuse qui ne saurait nous tromper sur l'intensité de sa vie spirituelle :

> Telle est la voie, mes bien-aimés, où nous avons trouvé notre salut, Jésus-Christ, le grand prêtre de nos offrandes, le protecteur et l'aide de notre faiblesse. Par lui, nous fixons nos regards sur les hauteurs des cieux; par lui, nous voyons comme dans un miroir le visage immaculé et sublime de Dieu; par lui se sont ouverts les yeux de nos cœurs; par lui, notre intelligence, jusque-là fermée et couverte de ténèbres, s'épanouit dans la lumière; par lui, le Maître a voulu nous faire goûter à la science immortelle, lui qui, étant le rayonnement de la majesté de Dieu, est aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a hérité l'emporte (sur le leur). Car voici comme il est écrit : Dieu a fait de ses anges des vents et de ses serviteurs une flamme de feu. Mais au sujet de son Fils, le Maître parle ainsi : Tu es mon fils; je t'ai engendré aujourd'hui; demande-moi, et je te donnerai les nations comme ton héritage et les frontières de la terre comme ton domaine. Et il lui dit encore : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. Et quels sont ces ennemis? Les méchants, ceux qui s'opposent à sa volonté (1).

Il serait difficile d'exagérer l'importance de ce texte, car il révèle au mieux la vraie place que tient le Christ dans la vie intime de Clément. Il est vrai que d'ordinaire, lorsque Clément parle du Seigneur Jésus, il le représente surtout dans ses fonctions de législateur et de juge. Il est encore vrai que, même lorsqu'il retient l'attention de ses lecteurs sur son rôle de grand prêtre, de médiateur, de Sauveur, il explique plus qu'il n'élève. On ne

(1) *I Clem.*, XXXVI.

saurait s'attendre à trouver chez lui des accents tels que ceux qui caractérisent la piété de saint Ignace d'Antioche. Tout cela n'empêche pas qu'il donne au Christ l'honneur et la louange qui lui reviennent. Pour lui, le Seigneur Jésus est l'intermédiaire par lequel nos prières vont à Dieu et lui sont agréables : très souvent les doxologies font mention de son intercession. Ici, le vieil évêque nous montre surtout le Christ comme le révélateur de Dieu, comme l'illuminateur de nos âmes. Ce sont les pensées favorites de saint Jean, et il faut noter comme cette spiritualité johannique s'associe étroitement, dans l'esprit de Clément, avec celle de l'épître aux Hébreux. Jésus est le grand prêtre de nos offrandes; il est encore celui qui nous fait goûter à la science immortelle, et l'on se souvient que l'auteur de la *Didachè* remercie lui aussi Dieu, pour la science, la foi et l'immortalité qu'il a révélées aux fidèles par Jésus son enfant. On a relevé naguère les traces de ce qu'on appelle « la mystique du Christ », dans ce passage; et, si déplaisante que puisse paraître l'expression, l'idée qu'elle traduit demeure vraie. C'est toute la piété chrétienne, avec ce qu'elle a de plus frémissant et de plus tendre, que l'on entrevoit ici. La phrase de Clément prend, comme elle le fait ailleurs en pareil cas, une allure solennelle qui annonce celle de la liturgie; elle se développe largement pour mettre en relief tous les bienfaits que nous devons au Seigneur et les mots : Par lui, qui, à cinq reprises, retentissent comme un refrain, arrêtent notre attention en dirigeant notre prière. Saint Ignace, en parlant du Christ, s'exprime en phrases heurtées, chaoteuses, précipitées. Saint Clément le fait en lourdes périodes. Ce sont deux caractères, deux tempéraments, deux âmes que traduisent deux styles aussi différents. Mais, si divers que soient les styles, c'est bien le même amour pour le Seigneur qu'on reconnaît en l'une et en l'autre, et voilà l'essentiel.

*
* *

On ne saurait parler de la prière dans la lettre de saint Clément sans rappeler que cette lettre trouve presque son achèvement dans une admirable formule qui reste pour nous le modèle le plus achevé de la prière chrétienne des premiers âges. Si longue soit-elle, nous ne pouvons pas nous empêcher de la reproduire :

Que, dans le monde entier, le Créateur de l'univers conserve intact le nombre compté de ses élus, par son enfant bien-aimé, Jésus-Christ, par qui il nous a appelés des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de la gloire de son nom, pour que nous espérions en son nom, principe d'où procède toute créature.

Tu as ouvert les yeux de nos cœurs afin qu'ils te connaissent, toi, le seul Très-Haut au plus haut (des cieux), le Saint qui reposes au milieu des saints; qui abaisses l'insolence des superbes, qui déroutes les calculs des nations, qui exaltes les humbles et abaisses les grands, qui enrichis et appauvris, qui tues et sauves et vivifies. Unique bienfaiteur des esprits et Dieu de toute chair, qui vois au fond des abîmes, qui scrutes les œuvres des hommes; secours de ceux qui sont dans le danger, Sauveur des désespérés, Créateur et épiscope de tous les esprits. Toi qui multiplies les nations sur la terre et as choisi, du milieu de tous, ceux qui t'aiment par Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé, par qui tu nous as instruits, sanctifiés, honorés.

Nous t'en prions, Maître, sois notre secours et notre sentier. Sauve nos opprimés, prends pitié des humbles, relève ceux qui sont tombés, montre-toi à ceux qui sont dans le besoin, guéris les malades, ramène les égarés de ton peuple, rassasie ceux qui ont faim, délivre nos prisonniers, rétablis ceux qui languissent, console les pusillanimes; que tous les peuples connaissent que tu es le seul Dieu, que Jésus-Christ est ton enfant, que nous sommes ton peuple et les brebis de ton bercail.

Car c'est toi qui, par tes œuvres, as manifesté l'immortelle ordonnance du monde. C'est toi, Seigneur, qui as créé la terre, toi qui es fidèle dans toutes les générations, juste dans tes jugements, admirable dans ta force et ta magnificence, toi qui crées avec sagesse et qui affermis

avec prudence ce que tu as créé ; toi qui es bon dans les choses visibles et fidèle envers ceux qui se confient en toi ; miséricordieux et compatissant, remets-nous nos fautes et nos injustices et nos chutes et nos égarements. Ne compte pas les péchés de tes serviteurs et de tes servantes, mais purifie-nous par ta vérité et dirige nos pas, pour que nous marchions dans la sainteté du cœur et que nous fassions ce qui est bon et agréable à tes yeux et aux yeux de nos princes.

Oui, Maître, fais luire sur nous ton visage, pour nous faire jouir des biens en paix, pour nous couvrir de ta main puissante, nous délivrer de tout péché par ton bras très fort, nous sauver de ceux qui nous haïssent injustement. Donne la concorde et la paix à nous et à tous les habitants de la terre, comme tu l'as donnée à nos pères, lorsqu'ils t'invoquaient saintement, dans la foi et la vérité, soumis à la toute-puissance et à la vertu suprême de ton nom, à nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur la terre.

C'est toi, Maître, qui leur as donné le pouvoir de la royauté, par ta magnifique et ineffable puissance afin que, connaissant la gloire et l'honneur que tu leur as départis, nous leur soyons soumis et ne contredisions pas ta volonté. Accorde-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité, pour qu'ils exercent sans obstacle la souveraineté que tu leur as confiée. Car c'est toi, Maître, céleste roi des siècles, qui donnes aux fils des hommes gloire, honneur, puissance sur les choses de la terre. Dirige toi-même, Seigneur, leur conseil, suivant ce qui est bon et agréable à tes yeux, afin que, exerçant pieusement, dans la paix et la mansuétude, la puissance que tu leur as confiée, ils te trouvent propice.

Toi seul as la puissance de faire cela et de nous donner de plus grands biens encore ; nous te proclamons par le grand prêtre et le patron de nos âmes, Jésus-Christ, par qui soient à toi la gloire et la grandeur et maintenant et de génération en génération et dans les siècles des siècles. Amen (1).

On ne peut relire sans émotion cette prière, écrite vers

(1) *I Clem.*, LIX-LXI.

la fin du règne de Domitien, en des jours sombres pour l'Église de Rome qui était particulièrement exposée aux mesures persécutrices. Quel calme, quelle tranquillité, quelle paix de l'esprit et du cœur se dégagent de chacune de ses lignes! Clément s'élève au-dessus des troubles passagers et des inquiétudes présentes. Parmi les formules qu'il emploie, beaucoup sont empruntées aux livres saints de l'Ancien Testament, si bien que, pour un observateur superficiel, sa prière ressemble à un centon. Mais ici comme dans les cantiques que rappelle l'Évangile de saint Luc, le *Magnificat* et le *Benedictus*, ce sont beaucoup moins les formules qui comptent que l'esprit dont elles sont animées. La piété chrétienne s'enracine dans la pitié juive, nul ne songe à le nier. Elle ne se contente pas de la reproduire; elle la continue et la transforme. Un souffle nouveau inspire les mots anciens. Dieu est qualifié du titre de Maître qui a quelque chose d'un peu dur, d'un peu austère; mais sa domination se fait tendre et bienveillante pour ses enfants; elle s'étend à tous et à chacun d'eux; elle se préoccupe de tous leurs besoins; on n'exagère rien en disant qu'elle se fait paternelle.

Tour à tour, Dieu est invoqué pour les opprimés, pour les humbles, pour les faillis, pour les besogneux, pour les malades, pour les égarés, pour les affamés, pour les prisonniers, pour les pusillanimes. On dirait une litanie : devant les yeux de Clément, défile l'immense cortège de tous ceux qui souffrent : que Dieu les prenne en pitié. La prière pour les princes qui vient la dernière de toutes et qui se prolonge est particulièrement touchante. Sans doute, saint Paul avait rappelé naguère aux Romains que toute puissance vient de Dieu et que celui qui résiste aux pouvoirs établis résiste à Dieu même; saint Pierre s'était fait, dans sa première épître, l'écho de la même doctrine et avait recommandé à ses disciples d'honorer l'empereur. Clément va plus loin, puisqu'il prie pour tous ceux qui gouvernent la terre et qu'il le fait au moment même où ceux-ci persécutent l'Église.

Qu'est-ce après tout qu'une persécution, sinon un événement passager, dont le véritable chrétien ne saurait se préoccuper? Au-dessus de toutes les misères d'ici-bas, les yeux se fixent vers Dieu, le céleste roi des siècles, le créateur et le surveillant de tous les esprits, de qui procède tout bien. Voilà celui qu'adorent les chrétiens, celui qu'ils aiment, celui à qui ils rendent grâces : pour eux, Dieu n'est pas seulement celui qui est fidèle dans toutes les générations, juste dans ses jugements, admirable dans sa force et sa magnificence. Il est celui qui a appelé les siens, les brebis de son pâturage des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de la gloire du nom divin par Jésus-Christ son Enfant bien-aimé.

Nous atteignons ainsi des sommets qu'il serait difficile de dépasser. La grande prière de Clément a-t-elle été véritablement prononcée dans la célébration des mystères eucharistiques vers la fin du premier siècle? ou bien n'est-elle qu'un écho des prières que Clément a eu tant de fois l'occasion de réciter au nom de ses fidèles? Nous ne le savons pas, et nous n'avons même pas besoin de le savoir. L'essentiel pour nous, c'est que cette longue supplication traduise les sentiments intimes de son auteur et nous fasse connaître les profondeurs de sa vie spirituelle. De cela, nous ne saurions pas douter. Clément de Rome n'est pas un mystique sans doute; il n'a pas fait les expériences dont Ignace et Polycarpe ont reçu la faveur. Il n'en reste pas moins un admirable maître de prières, un modèle rare de confiance, de douceur et de paix.

Dijon.

Gustave Bardy.

# Fisher et More

Cette Année sainte, qui est à double titre pour nos amis anglais une année jubilaire, consacrera le souvenir de leurs deux compatriotes qui ont payé de leur vie leur attachement au Pape et à l'Église.

Ils sont tous deux fils de l'Angleterre du XVI^e^ siècle. En plein courant de la Renaissance, ils assistent aux progrès, et bientôt aux ravages, de l'esprit nouveau : eux-mêmes participent à la poussée générale, mais grâce à un profond esprit de foi, à une admirable faculté de concentration volontaire, ils en contrôlent et en vérifient à chaque instant la marche. Ils savent aussi s'arrêter à temps, quitte à fausser compagnie à leur siècle qui s'engage à fond dans l'affaire du divorce, et finalement va culbuter dans le schisme.

A partir de 1537, More, chancelier d'Angleterre, garde le silence sur les ennuis domestiques du roi son maître ; et six ans après, quand on le tire de sa prison pour le questionner, il déclare ne plus pouvoir penser au monde ; il est uniquement occupé de la méditation de la Passion du Sauveur et de sa propre mort. Et Fisher ? Écoutez-le : « Les calices d'or abondent de nos jours, mais il est peu de prêtres d'or. » Sentence effrayante, et qui dut déplaire d'autant plus à certains, qu'elle émanait de l'évêque de Rochester, hier encore bien en cour, mais aujourd'hui avocat des droits du sacerdoce catholique dans sa *Sacri sacerdotii defensio*.

Voilà ce qu'ont de commun ces deux hommes qui ont vécu, l'un sous la robe, l'autre sous la cape : dans le bouleversement des valeurs qui accompagnait l'avène-

ment d'un régime, d'une civilisation... et d'une hérésie nouvelles, ils ont tenu bon, ils ont eu assez de sens chrétien, nous dirons bientôt assez de sainteté, pour séparer l'essentiel de l'accessoire, discerner l'éternel et l'éphémère. Ils ont opté, contre la volonté d'Henri VIII, d'Anne Boleyn et du favori Cromwell, malgré les objurgations de leurs amis, de leurs clients ou de leurs ouailles, opté, non pour l'ordre romain, mais pour l'ordre divin, qui a donné à Rome la prééminence dans la chrétienté. M. Hilaire Belloc a écrit dans un brillant essai que Thomas More est mort pour la papauté, parce qu'il la considérait comme un dogme et une part de la vérité, non parce qu'elle lui était particulièrement chère, ou qu'elle représentait pour ses amis et lui le brin de vérité éveillant le plus de sympathie ou de curiosité. C'est l'évidence même, et elle vient d'être reconnue officiellement, à la suite de longues recherches dues aux consulteurs de la section historique de la Sacrée Congrégation des Rites, qui ont examiné toutes les pièces du procès des deux martyrs mises à jour par l'érudition moderne (1).

Je sais bien que nos frères anglicans n'ont que mépris pour notre « machine à canoniser » les saints. Ils s'inclinent volontiers devant le talent et la souplesse de Thomas More, — un « oxfordman », disent-ils —, qui fut de son temps le deuxième personnage du Royaume, diplomate aussi bien qu'humaniste et fin lettré. Ils saluent avec respect en John Fisher le réformateur de l'Université de Cambridge, le confesseur de la Reine-mère qui a doté l'Angleterre des « *Lady Margaret chairs of divinity* », le docteur en bonnet carré, qui ne s'est pas trouvé mal à l'aise dans le voisinage d'Érasme et de Colet. Que si on

(1) Cette section, à la tête de laquelle était placé le très regretté Dom Quentin, est une création nouvelle.

les invite à passer outre et à admirer la vertu des deux héros, si modestes et si constants dans la bonne et la mauvaise fortune, ils acquiescent, mais ils refusent de vous tendre la main. More et Fisher sont des saints, mais des saints *anglais*, voire *anglicans*, modèles de libéralisme et de tolérance, tout autant que d'austérité et de droiture. Un journal « highchurch », cachant mal le dépit que lui causait l'annonce de la canonisation des deux martyrs, n'écrivait-il pas récemment dans son « éditorial » que si Rome passait l'éponge sur le libéralisme de Thomas More, Cantorbury pourrait bien lui faire un peu grâce de son absolutisme?

Notre sentiment est tout autre. Que l'*Utopia* soit encore pour certains une pierre d'achoppement, sinon de scandale, c'est possible. Mais que son auteur ait eu besoin de « se convertir » entre 1516 et 1528, c'est-à-dire entre l'*Utopia* et le « Dialogue contre les hérésies », nous le nions. Entre liberté, ou fantaisie, et hérésie, entre Renaissance et Réforme, il y a un abîme; les contemporains de More s'y sont précipités tête baissée, mais More était trop clairvoyant et trop droit pour courir la même aventure. Souvenons-nous qu'il était à la fois un humaniste et un humoriste, et non pas un de ces humanistes qui ont très peu d'humanité et encore moins d'humour. S'il a tenu parfois des propos en l'air, il s'est toujours bien gardé de prendre ses chimères pour des réalités. C'est G. K. Chesterton qui répond ainsi à ses détracteurs :

> Un catholique n'est pas homme à ne jamais entretenir de pareilles idées... Un catholique est un homme qui a pleine conscience du motif pour lequel il ne croit pas à leur réalité. Mais quand autour de lui le monde commence à penser qu'elles sont vraies, à penser même que des choses pires que celles-là sont vraies, et à faire campagne en faveur des pires d'entre elles, alors la situation se renverse, et elle cesse d'avoir rien de commun avec les plaisanteries qu'un jeune humoriste de la Renaissance a pu insérer dans un livre sur l'*Utopia*. Voilà le point central du débat où l'on oppose arbitrairement More l'auteur de l'*Utopia* et More

le chancelier d'Angleterre. La différence qui les sépare est celle-ci : l'Angleterre existe, et non pas l'*Utopia*. Or cet Anglais de grande race voulait que l'Angleterre continuât d'exister, et spécialement cette Angleterre qu'il aimait.

Ce vouloir de Thomas More, qui l'a conduit jusqu'au martyre le 6 juillet 1535, à peu d'intervalle de John Fisher, voici qu'il est près de se réaliser. Qu'on nous comprenne. La canonisation prochaine des deux Bienheureux (dont Léon XIII n'avait fait que reconnaître le culte en 1886) ne sera pas seulement un événement anglais dont la valeur apologétique, appliquée à ce pays surtout, est immense : trésor de famille que nous revendiquons comme notre bien propre, la sainteté des deux martyrs sera authentiquée par une décision du magistère suprême de l'Église, toutes les formalités du droit ayant été remplies (1); cette canonisation sera encore et surtout un événement catholique intéressant la chrétienté tout entière. Et ceci pour deux raisons.

Je ne puis d'abord m'empêcher de remarquer qu'au moment où Fisher et More sont inscrits au catalogue des Saints, l'église d'Angleterre rentre décidément dans l'orbite du catholicisme romain : au lieu d'être comme débitrice, ainsi que par le passé, envers les autres nations catholiques, voici qu'elle sollicite et suscite de nouvelles maifestations de foi collective, et leur apporte son concours : l'an dernier à Rome elle a envoyé quantité de pèlerins pour l'Année sainte; bientôt à Lourdes c'est à la demande du regretté Cardinal Bourne que se célébrera le triduum de messes pour la conversion du monde. La

(1) Dans son discours du 10 février, S. S. Pie XI louait la Sacrée Congrégation des Rites d'avoir conclu favorablement l'enquête « non seulement en ne forçant pas la jurisprudence caractéristique et propre à ce vrai « for des saints », mais encore en la suivant pas à pas dans l'application, s'attachant à l'esprit et à la lettre ».

canonisation de Fisher et More mettra le sceau à cette œuvre de réintégration de l'Angleterre dans l'orbite du catholicisme.

Il est ensuite permis d'espérer que ce nouveau triomphe de l'idée catholique s'accompagnera, et dans un avenir assez proche, du retour de l'Église aux positions qu'elle occupait en ce pays avant le Schisme. L'entrée triomphale de Fisher et More sous l'arc de la basilique vaticane ne présage-t-elle pas la rentrée au bercail de beaucoup de brebis égarées? Nous croyons qu'un grand nombre de nos frères séparés entendront, à la faveur de ces événements, la voix de l'unique Pasteur. Cette voix se faisait entendre, il y a quatre siècles, dans un coin du diocèse de Kent, quand l'évêque de Rochester, prêchant contre les erreurs luthériennes, avertissait ainsi les fidèles : « Et Pierre fut fait par le Christ celui auquel il commit en son absence le soin du peuple chrétien : *Pasce oves meas, pasce, pasce.* » Or un écho plus vibrant de la même voix vient de retentir, le 10 février. Lecture ayant été donnée du décret autorisant la canonisation des deux Bienheureux, le Saint-Père déclara : « Comment ne pas sentir croître en soi la confiance que sur cette terre, justement appelée autrefois la dot de Marie et le patrimoine de saint Pierre, se réalise, dans la mesure la plus large et dans le plus bref délai possible, la prière divine..., cette prière qui est aussi la nôtre et celle de tous, et qui est aussi — pour notre réconfort — une prophétie : « Qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur : *Fiet unum ovile et unus pastor.* »

V.-M. P.

# Marie de Sainte-Thérèse [1]

## (1623-1677)

*Ces fragments sont extraits de la deuxième partie des œuvres de Marie de Sainte-Thérèse (vol. I, IIe Partie). La première partie comprenait une autobiographie écrite par la vénérable Mère vers la fin de sa vie. L'ordre chronologique y était exactement suivi. Ici au contraire, les chapitres de cette IIe partie, ainsi que ceux des parties suivantes, sont faits de lettres et de notes remises par Marie à son directeur Michel de Saint-Augustin. Après la mort de la recluse, dont il édita les œuvres, le P. Michel a rassemblé tous les écrits qu'il possédait d'elle et les a classés d'après un plan assez vague, mais où l'ordre des matières semble assez généralement préféré à l'ordre chronologique.*

*Nous avons traduit ici un ensemble de chapitres traitant de la* Mortification, *de la* Présence de Dieu, *de la* Conformité *à la volonté divine. Viennent ensuite quelques chapitres sur l'*Humanité du Christ.

### MORS ET VITA

*Comment elle pratiqua la mortification. Elle est surnaturellement instruite d'une manière plus parfaite de mourir et de vivre en Dieu* (2).

Il me fut enseigné intérieurement une manière parfaite de mourir et de vivre en Dieu, pour Dieu. Cette manière implique une extrême pureté, une séparation, une

(1) Marie de Sainte-Thérèse, on le sait, était tertiaire régulière du Carmel.

(2) Livre I, IIe partie, ch. 1.

retraite, un oubli du moi et de tout ce qui n'est pas Dieu ou divin ou déiforme. A cette fin il m'est demandé une mort plus parfaite des sens externes et internes. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, doivent être morts à toute chose créée. De cette façon les sens ne peuvent plus retirer aucune jouissance de quelque créature, ni lui donner une attention quelconque. Cela les y attacherait, si peu que ce soit. Il faut de même que la mémoire, l'intelligence, la volonté, soient vidées davantage, dépouillées, privées de toutes affections et activités propres, naturelles, ainsi que des lourdes opérations de la raison. Toutes ces choses sont souvent des obstacles à la transformation de l'âme et à l'union plus parfaite avec Dieu. Je crois être appelée maintenant à cette purification, afin d'obtenir véritablement ce que l'Apôtre avait acquis par une mort incessante en Dieu, à savoir : la vie même de Jésus en lui : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis : le Christ vit en moi. »

Dans cette lumière nouvelle toute ma perfection antérieure et mes efforts vers Dieu m'ont semblé jeux d'enfant ou de débutante. Il me semblait avoir à peine fait un pas dans le chemin de la perfection et de la mortification fondamentale de tout l'homme en Dieu. Avais-je seulement commencé déjà? Car cette pureté où je devais tendre était si éminente, située si haut au-dessus de la nature, que toute autre pureté acquise et toute autre mortification me paraissaient dénuées de valeur et indignes de la moindre considération.

... J'ai ressenti souvent une grande lutte dans les sens et dans les puissances inférieures. J'arrivais difficilement à les apaiser. Ils voulaient de force se mêler de tout et venir à la rescousse pour aider au recueillement intérieur. Ils se résignent mal à se voir exclus de tout. Mais dès l'instant qu'une petite étoile intérieure se montre au regard de l'âme, l'esprit s'y porte aussitôt, brisant tous les obstacles, interposés comme un épais brouillard ou comme un nuage.

... Il est vrai : un grand mystère se cache sous ces paroles : *être détachée de tout ce qui n'est pas Dieu.* Je l'ai bien expérimenté lorsque Dieu m'a conduite à ce détachement et qu'il m'en a donné l'attrait. Maintes fois, mon Bien-Aimé m'a fait la faveur de pratiquer ce détachement, surtout en me faisant pénétrer au fond de mon moi, comme pour en scruter la profondeur. Il m'a tirée intérieurement à une exceptionnelle profondeur, où l'âme vit dans une merveilleuse solitude, remarquablement étrangère au corps et à toutes choses créées.

L'âme se trouve là dans l'obscurité ; et c'est dans l'obscurité qu'elle entend son Bien-Aimé, sans savoir ce qui se passe en elle. Cette introversion se trouve réalisée en un instant. L'âme est établie là d'une façon si stable que rien, — ni les tentations, ni les distractions, ni les émotions ou les assauts de la sensibilité —, ne peut la tirer de cet état, ni la troubler.

Il y a une autre matière à détachement. C'est lorsque l'âme est réellement attirée par un grand nombre d'affections surnaturelles et d'attraits de l'esprit. Alors aussi, tout doit se passer sans attache ni trop grande attention de l'intelligence. L'âme doit se borner à subir Dieu, tout en restant cachée et comme enfermée dans l'unité de l'Être divin. Il faut alors qu'elle ne forme aucune pensée déterminée. Il en va de même quand l'esprit est emporté et que l'âme semble vouloir quitter le corps. Il faut qu'elle ne fasse plus aucune différence, trouvant et prenant toutes choses dans l'Un, et l'Un dans toutes choses.

*Les fruits de ce détachement. Il trouve aussi son application dans le gouvernement des autres et dans l'exercice des vertus. Il se pratique essentiellement et simplement en Dieu* (1).

Écoutez bien quels fruits parfaits naissent de ce parfait détachement. Tout d'abord : une telle âme est établie au-dessus de toute estime et de tout mépris venant des

(1) Chap. II.

hommes. Elle a trop de simplicité d'esprit pour y faire attention. La grande simplicité de son cœur la rend insensible, incapable d'être troublée ou changée. Et son esprit jouit ainsi d'une paix parfaite.

Il suit encore de ce détachement une pure union avec Dieu, un regard intérieur presque constamment fixé sur Dieu. L'âme, en se gardant ainsi, parvient à se maintenir en Dieu, au-dessus de toutes choses créées. Dans cet état de détachement dont je parle ici, l'âme apporte très peu du sien, il est vrai, et subit simplement l'activité divine. Si bien qu'elle reste comme absorbée en Dieu et anéantie et rendue étrangère à elle-même. Mais lorsque cette action divine est moins forte et que l'âme est davantage abandonnée à ses propres forces, elle peut néanmoins persévérer dans ce détachement en s'occupant sans trouble à réduire doucement et simplement son propre moi et toutes les créatures, sans distinction, pour ne penser qu'à l'Être infini de Dieu. De la sorte, elle demeure au-dessus de tout, survolant toutes les émotions de la sensibilité.

Ce détachement de tout ce qui n'est pas l'être de Dieu peut aussi se pratiquer à l'occasion du gouvernement ou de l'instruction des autres, dans les réprimandes et dans le soin que l'on doit prendre de ceux dont on a la charge. Tout cela doit être fait dans le même esprit de simplicité, en se vidant en quelque sorte de tout soi-même et par une soumission essentielle à la direction de Dieu, oubliant tout ce qui est matériel ou seulement distinct de Dieu. Je dis : soumission essentielle; c'est-à-dire qu'elle se pratique sans parti-pris, sans intervention de l'intelligence et de la volonté. L'âme est effectivement dans cet état de soumission sans qu'elle l'ait su et sans même qu'elle y prenne garde.

C'est dans le même esprit qu'elle pratique toutes les vertus : l'humilité, la douceur, la longanimité, la bonté, la compassion, la patience à supporter les défauts des subordonnés. Elle ne se chagrine ni se lasse jamais de les avertir, de les consoler, etc... Rien ne la trouble dans

l'exercice de sa charge. Elle ne refuse aucune peine pour les gagner et leur faire voir la vérité. Volontiers elle déchargerait tout le monde et prendrait tous les fardeaux afin d'alléger les autres. En rien elle ne semble trouver difficulté ou fatigue. Son cœur paraît distiller du miel pour soulager les malades, les entourer d'attentions prévenantes et les fortifier dans l'amour de Dieu. Mais tout cela, elle le fait essentiellement en Dieu, dans le détachement de l'esprit. Elle semble ne pas prendre garde à ce qu'elle fait et ne pas même savoir qu'elle le fait. Elle reste constamment étrangère à elle-même, et son repos en Dieu ne s'en trouve pas troublé. Elle fait toutes ces choses dans une grande élévation de l'esprit.

L'Objet divin apparaît d'une façon constante et en toutes choses à une telle âme. Une foi et un amour, forts et vivants, imbibent toutes ses puissances internes ; ce qui lui vient bien à point dans les circonstances où il faut plus de courage et de fidélité. Oh ! comme elle contemple cet Objet divin avec une admirable simplicité ! Le regard de l'âme se tourne parfois vers l'intérieur, et d'autres fois il se tourne vers le dehors en traversant toutes choses. Et l'esprit, alors, se répand en Dieu. Cela s'opère par un certain surcroît de vie de la foi. Mais c'est toujours un et le même Être qui se révèle et que l'âme contemple et auquel elle adhère par un intime amour, très vivace parfois et très fort.

... Pour autant qu'il m'est possible d'en juger, mon âme semble progresser en bien des choses. Ce détachement général de tout le créé force l'âme à vivre dans une très grande pureté d'amour et de vertu, comme il convient à une âme où l'Esprit de Dieu veut régner seul et se reposer. Car l'Esprit réforme l'homme tout entier afin qu'il puisse mieux vivre sans cesse dans un état divin. Mais il est nécessaire de se garder d'une manière très stricte. L'habitude, enracinée en moi, des soins matériels du ménage me reprend encore de temps en temps. Mais je dois m'abstenir d'y prêter trop d'attention parce que

sinon la vitalité de la nature entre aussitôt dans le jeu et le repos intérieur s'en trouverait troublé. De ce côté j'ai fort à faire de me mortifier. J'ai fait aussi des progrès quand il s'agit de supporter les autres. Je reste, pour ainsi dire, insensible et sans trouble, même dans des circonstances graves, comme il s'en est présenté ces derniers temps, avec la permission de Dieu. (Une personne m'a avoué que le diable l'avait montée contre moi. Mais cela a cessé depuis.) Tout cela est le résultat de la grâce divine; parce que, par nature, je ne suis qu'infirmité et faiblesse.

*Ce qu'est le parfait anéantissement et quel est l'état d'une âme réduite à rien* (1).

L'anéantissement qui m'est actuellement proposé est un continuel écoulement, une disparition, une dissolution de mon moi, de telle façon qu'il m'est interdit de le retrouver nulle part, ni de le percevoir comme une créature distincte de Dieu, — mais au contraire, comme une seule chose avec Dieu. Par conséquent, je ne puis plus, — ni extérieurement, ni intérieurement —, faire ou entreprendre quoi que ce soit par ma propre activité, en tant que par mon activité. Toute l'activité de mon âme doit désormais opérer en Dieu, avec Dieu et par Lui; l'âme n'agissant plus, n'aimant plus (pas même Dieu) d'un amour qui vient de moi et en tant qu'il en viendrait. Mais c'est de Dieu qu'il vient et il est en Dieu, qui, lui seul, veut et agit dans mon néant, par le moyen de ce néant, toujours et partout. Et c'est réellement Dieu seul qui se comprend, se connaît, s'aime et se possède dans ce néant.

J'entends qu'une âme aussi mortifiée, aussi vide, aussi séparée de tout, aussi anéantie, ne peut plus perdre Dieu ni être séparée de Lui, — pas plus que la vie ne peut être séparée de l'âme. Car elle possède Dieu maintenant bien

(1) Chap. III.

mieux qu'elle ne se possède. Aussi ressent-elle en soi une tout autre vie, à savoir : une vie divine en Dieu. Ah! si vous saviez combien cette chose anéantie est facilement absorbée par Dieu! Comme cette âme respire doucement en Dieu! Comme la lumière divine la traverse parfois et la recouvre! De quelle merveilleuse et indicible manière Dieu se montre à cette âme! Et quelles prévenances, quelles touches divines, quelles rencontres, quels baisers d'amour cette âme ne goûte-t-elle pas?

Cependant, cette âme anéantie ne perçoit pas ces activités divines. Elle n'en a pas la connaissance comme d'une chose que l'on expérimente en soi. Mais par une pénétration amoureuse et simple de l'esprit, elle laisse Dieu les produire dans l'unité cachée de l'Être divin. Il ne lui est pas possible de remarquer que Dieu opère ces choses en elle, en les lui infusant; car cette attention suffirait à la faire sortir de son néant. Un néant ne peut pas recevoir, ni percevoir. Tout reste contenu dans le Tout, en Dieu. Et l'âme ne tire rien à soi. Il est vrai qu'au premier abord tout cela lui semble bien s'écouler de Dieu en elle. Mais elle abandonne aussitôt cette réflexion, ce souvenir de son propre moi. Et tout reflue en Dieu, dans le Tout, et retourne à l'Origine. Toutes ces activités divines et ces faveurs, elle les tire avec elle en Dieu. De cette manière toutes ces choses deviennent une seule chose. Et c'est en Dieu qu'elle jouit ainsi de ces faveurs, et avec Lui, comme si tout n'était qu'une même chose en Dieu. Dieu la travaille, la nourrit, la traverse de sa lumière, l'étreint. Doucement il fait brûler en elle le feu de l'amour. Et tout cela dans une telle simplicité, qu'elle ignore comment cela s'opère et à quelle fin. Il lui semble que tout ceci est fait par Dieu et en Dieu même, bien plus qu'en elle. Et cela provient, me semble-t-il, de ce qu'elle est tellement détachée de son propre moi. Ceci est un nouveau degré d'anéantissement. Je ne le connaissais pas encore. Je ne savais même pas qu'un si complet anéantissement pouvait nous être demandé.

Jésus daigne nous conserver cette grâce aussi longtemps qu'il lui est agréable! Car nous ne pouvons pas nous attacher non plus à ces manifestations de l'activité divine. L'anéantissement exige une mort complète, en tous temps et dans tous lieux.

. . . . . .

Le *Rien* conserve toujours un regard sans intermédiaires fixé sur Dieu, par-dessus toutes créatures, par-dessus son propre moi, au-dessus du temps et du lieu. Il a sa base dans l'éternité et n'a rien de commun avec ce qui se passe. J'ai cru percevoir en moi une question; et elle reçut aussitôt sa réponse. Celui qui interrogeait répondait aussitôt lui-même. « Qu'est-ce donc qu'un véritable anéantissement? » — « Ce n'était pas autre chose, — fut-il répondu —, qu'une ineffable pureté de l'esprit (1). » Aussitôt ce fut en moi comme un rideau qui s'ouvre; et j'ai compris avec clarté ce qu'est cette pureté ineffable. J'ai compris en même temps qu'au moment même où l'âme se porte vers cette pureté, Dieu répond nécessairement à cette purification et à cet anéantissement du fond de l'âme en se révélant et en se communiquant lui-même. Dieu ne peut pas s'empêcher d'en agir ainsi, pas plus qu'il n'est possible au soleil de retenir ses rayons en plein midi, quand il ne se trouve ni brouillard, ni nuages pour les intercepter.

(*Traduit du flamand* par L. Van den Bossche.)

(1) Marie de Sainte-Thérèse emploie ici le mot *puerheyt des gheests*. Nous traduisons littéralement; mais le mot *pureté* a chez elle une nuance très accentuée de *séparation* et d'*isolement*. Ailleurs elle donne cette pureté comme résultat d'une *ontmengheling*, c'est-à-dire l'action de démêler, dépêtrer. Ici même cette pureté équivaut à un anéantissement du fond de l'âme, donc à un isolement tel que le *mens* et le vouloir foncier sont tellement séparés, isolés des puissances même supérieures, qu'ils sont pratiquement anéantis pour l'intelligence et pour la volonté.

# LES IDÉES ET LES ŒUVRES

## Directives spirituelles de l'Église

### DÉFENSE DE L'ESPRIT CHRÉTIEN

#### I. — *La renaissance du paganisme*

De quel accent voilé de tristesse le Saint-Père évoquait récemment ce retour aux mœurs païennes dont les signes se voient même parmi les chrétiens! Il accusait cette opposition scandaleuse entre la foi qu'on professe encore dans certains milieux mondains et la vie qu'on y mène : une vie pour le moins « à forte tendance païenne ».

Cette vie paganisante d'aujourd'hui, qui afflige tous les yeux ouverts et attentifs : une vie si spécifiquement, si païennement adonnée au plaisir; si spécifiquement, si païennement impudique, d'une impudicité qui dépasse, bien souvent, celle de l'antiquité même : une impudicité qui se nomme — d'un mot horrible et qui blasphème horriblement — l'habitude et le culte de la nudité (1).

Le Souverain Pontife voit une autre tendance païenne dans une certaine « inconscience », dans un « non-sens » des valeurs spirituelles les plus nécessaires à l'homme, et plus précisément dans cette insoucience d'offenser la vertu, de la mettre en péril, dans cette manie téméraire de se croire tout permis, de

(1) Discours de S. S. Pie XI aux Curés de Rome et aux prédicateurs de Carême. *O. R.*, 6-3-35.

« tout voir », de « jouir de tout ». Cette atmosphère imprègne nos âmes; nous la respirons sans cesse et sans nous en apercevoir : c'est l'air du siècle. Nous ne pouvons nous immuniser contre cette subtile influence que par un retour *personnel* à l'esprit chrétien. Il nous faut organiser *notre* défense dans le milieu où nous avons à vivre, organiser aussi une conquête qui assure *notre domination* sur ces forces hostiles. Cela requiert une extrême vigilance, un sûr esprit critique, un sens des vraies valeurs, un attachement passionné à la Parole de Dieu, au Christ et à l'Église, un recours constant aux *sources* divines. Encore ne pourrons-nous donner à ce mouvement intérieur sa plénitude qu'en nous faisant les apôtres du Royaume de Dieu : à l'offensive païenne il nous faut opposer l'offensive chrétienne, comme aux temps primitifs de l'Église. Ainsi seulement nous serons vainqueurs et goûterons cette « manne mystérieuse » que Dieu fait tomber du ciel dans l'âme qui se garde pure des contagions de ce monde.

## II. — *L'usage chrétien des richesses*

L'une des causes profondes de cette renaissance païenne est dans l'abus des richesses, et les vrais chrétiens doivent être ici plus attentifs encore à ne pas se laisser corrompre par le « culte des idoles » et la sordide avarice.

Sans être un grand économiste, l'on peut dire que la crise actuelle est comme un mal de congestion : l'argent par trop accumulé étouffe ici les riches, par trop raréfié exténue là les pauvres; cet or nécessaire à la vie du pauvre se gaspille en fêtes insensées dans le monde des riches. Les chrétiens fortunés, pour rassurer leur conscience, peuvent se dire : Cet état de choses n'est pas mon fait, je veille à conserver une honnête

fortune; je dois réduire mon train de maison, économiser pour *conserver intact ce capital*; je veux bien faire l'aumône, mais je ne puis toujours donner... Et derrière ces raisonnements on peut abriter une conduite que Dieu ne bénit point, céder à l'*idolâtrie des richesses* et sombrer dans cette particulière tristesse qu'engendre l'amour de l'or. Qu'on médite ce pur enseignement chrétien de Mgr Cazzani, évêque de Crémone (1) :

Riches, ne dites pas : Mon argent est à moi, je puis en faire ce que je veux. Vous ne pouvez pas considérer vos richesses comme exclusivement vôtres, comme absolument vôtres. Ce n'est pas vous qui les avez créées. D'un jour à l'autre Dieu peut vous les enlever, comme il peut d'un moment à l'autre vous arracher par la mort à leur splendeur. Pesez ceci. Quand Dieu au principe créa ces biens, en eux-mêmes ou en leurs sources, il ne les créa point pour vous seulement, mais pour tous les hommes, et tous en principe avaient un droit égal de les prendre et d'en jouir [...] Même possédés d'une manière privée et par droit légitime, il demeure vrai que Dieu les a créés pour tous et qu'ils doivent profiter à tous; et qui en use égoïstement, sans s'imposer dans cet usage d'autre limite que son propre plaisir, son propre intérêt, son propre caprice, sans égard au bien commun, va contre l'ordre de la Providence divine.

Vous donc, ô riches, dans l'usage de vos biens, vous ne devez pas vous considérer comme leurs maîtres absolus, mais comme leurs administrateurs au nom même de Dieu.

Quand vous faites l'aumône, ne croyez pas faire des largesses aux pauvres, ou aux travailleurs quand vous leur donnez du travail et du pain. Vous ne faites que rendre à Dieu, en ces êtres qui le représentent, une petite part de ces biens qu'Il vous a chargés d'administrer en son nom. Et fût-il vrai que vous leur donnez tout ce que vous pouvez et devez leur donner!

Avec beaucoup de justesse l'ardent évêque montre l'ampleur nécessaire de cette « charité » qui commande

(1) Lettre pastorale. *O. R.*, 8-3-35.

à la justice et l'inspire. Notons en passant que l'exaltation de la justice dans les revendications sociales doit toujours avoir parmi les chrétiens cette forme splendide, cette force invincible que lui donne la charité qui l'anime :

Frères, gardez-vous de cette illusion, qui menace parfois les riches de la terre, de pouvoir acheter aux pauvres par l'aumône le droit d'être injustes envers eux. La première charité que vous devez aux pauvres quand ils vous prêtent leur concours sous une forme quelconque de service ou de travail, c'est de les traiter humainement, de ne pas exiger d'eux des fatigues excessives; de leur donner, en leur juste mesure et à temps, et sans injustes, inhumaines retenues ou réductions, le salaire qui leur est dû; de ne pas spéculer sur leur désœuvrement, de respecter toujours leur dignité et leur conscience chrétienne, de ne jamais attendre d'eux ce qui peut offenser Dieu.

Les devoirs qu'on nous rappelle ici certes ne sont pas nouveaux, mais dans les temps actuels ils prennent un singulier relief. Il faut aussi comprendre qu'on ne luttera pas contre la misère née d'institutions païennes sans un effort collectif de tous les vrais chrétiens, sur le plan charitable et sur le plan de la justice sociale. C'est un devoir pressant de rompre en tous les domaines avec l'individualisme qui nous a trop isolés jusqu'ici *dans l'égoïsme*. Du point de vue même de notre vie spirituelle la plus profonde, la plus intérieure, la plus personnelle, il importe de comprendre que nous n'avons pas en nous de vraies vertus, une vraie charité, une vraie foi et en un mot le véritable esprit du Christ, si nous sommes insensibles à la souffrance de nos frères et à la misère de ce temps, si nous nous calfeutrons dans une sécurité personnelle sans nous faire violence pour aider l'Église à sauver ce monde en ces temps difficiles.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

# La Pédagogie moderne et la Formation Religieuse

La belle collection « *Les Sciences et l'art de l'éducation* » (les Éditions du Cerf), qui s'efforce depuis plusieurs années de filtrer au profit du lecteur catholique toutes les innovations de la pédagogie moderne, se devait de poser nettement le problème de leur utilisation possible pour cette éducation intégrale qu'est l'éducation religieuse. C'est de ce souci très opportun qu'est issu le livre que Mgr Petit de Julleville, évêque de Dijon, présente au public par une lumineuse et enthousiaste préface, et qui porte pour titre : *Les Méthodes actives dans l'Enseignement religieux* (1).

Nul n'était plus désigné pour traiter un tel sujet que l'auteur d'un si grand nombre de petits ouvrages, robustes et clairs, par lesquels Mme Marie Fargues a déjà mené vers la lumière tant de petits enfants... et de parents à leur suite. Ce n'est point là certes une psychologue à système et à formules, mais une amie de l'enfance, qui a, dans une longue pratique, trié à son usage le meilleur des recettes modernes, avec une prudence louable et une exquise sûreté d'application. N'aimant pas la nouveauté pour elle-même, mais pour sa fécondité réelle, ne blâmant pas les vieux usages comme tels, mais pour les obstacles inutiles dont ils entourent la spontanéité enfantine, Mme Fargues ne part d'aucun autre postulat, que du principe par lequel l'Évêque de Dijon résume et exalte sa méthode : « *L'Éducation religieuse consiste à donner la Vie à des âmes vivantes* » (2).

(1) *Les Méthodes actives dans l'Enseignement religieux*, par Marie Fargues, préface de Mgr Petit de Julleville, 1 vol. in-16, 243 pp.
(2) *Op. cit., préface*, p. 8.

L'*École passive*, contre laquelle s'insurge la nouvelle doctrine, c'est donc l'école qui a oublié ce principe. C'est celle où l'instruction a d'abord été coupée de l'éducation : le catéchisme y est un cours comme les autres; il ne se propose, pas plus que les autres, la formation véritable d'un homme virtuel, mais l'acquisition d'un certain nombre de notions qui trouveront dans l'examen de fin d'études leur débouché naturel. Encore cette mutilation de l'âme qui consiste à isoler l'intelligence des autres facultés humaines a-t-elle pour conséquence ultime une passivité seconde, de l'intelligence elle-même. C'est le dressage mécanique, où la répétition tient lieu de compréhension. Le tableau est-il trop forcé? Pénétrons, derrière Mme Fargues, dans ces salles de catéchisme, dans ces églises du jeudi matin où de dévoués zélateurs enseignent suivant la tradition consacrée : « — Asseyez-vous, tenez-vous tranquilles et écoutez! » « On explique avec clarté, logique et précision, des notions abstraites dont les moins abstraites sont présentées abstraitement. On fait apprendre par cœur le résumé de cet exposé. On donne des bons points à ceux qui n'ont pas bougé et ont bien répété (1). »

Le résultat de cette formation c'est que l'enfant, après avoir « su sa religion », finira par la voir reculer dans son esprit comme une pure connaissance primaire, recouverte comme tous les autres savoirs de son enfance par l'afflux des idées nouvelles, et que sa sensibilité, pour n'avoir point été éveillée assez tôt, son vouloir, pour ne pas avoir été exercé à propos, resteront toujours étrangers aux préoccupations de l'âme, à la vie véritablement religieuse.

Pour substituer à ces habitudes désuètes un enseignement vivant, l'*École active* fera fonds sur une connaissance aussi précise que possible de la psychologie enfantine. Elle présentera au petit chrétien un catéchisme susceptible de l'intéresser tout entier, elle tournera cet intérêt en activité réelle, ici en activité profonde, en véritable vie religieuse. Or cette vie religieuse, l'enfant ne la soupçonne pas quand il apparaît

(1) *Op. cit.*, p. 62.

dans la salle, et bien souvent ne la soupçonnent que de loin les parents qui l'y envoient. Il faudra donc que le catéchiste la possède, au point de la faire rayonner authentiquement, au point d'attirer par ses paroles l'âme des enfants vers le divin Maître qui savait, Lui, si bien leur parler.

L'enseignement religieux ne peut donc commencer par un formulaire dogmatique, absolument étranger aux préoccupations et aux moyens de l'âme enfantine. Le catéchisme est aux mains du maître pour indiquer les connaissances que les enfants doivent avoir (finalement) sur le sujet traité, et non comme un moyen rigide d'acquérir ces connaissances. Trop abstrait, il donne, en outre, de sujets délicats des définitions exhaustives qui sont des modèles de condensation heureuse, mais que ne peuvent comprendre dans leur unité des esprits trop puérils. Témoin l'exemple cité page 55 : « Les anges sont des esprits qui ne sont pas, comme nos âmes, unis à des corps, et que Dieu a créés pour sa gloire et pour son service. » Mme Fargues nous montre la nécessité de couper cette formule en trois ou quatre propositions, d'éviter le terme « gloire » qui ne dit absolument rien aux enfants, de remplacer « service » par « serviteurs » beaucoup plus compréhensible : ce n'est qu'après l'étude complète des anges, avec applications tirées de l'Histoire sainte, comparaison avec l'homme, etc., qu'on pourra, bien plus tard, en venir à cette définition, évidemment plutôt récapitulative qu'initiale.

Il ne faut pas seulement éviter le langage abstrait, mais les explications qui n'en sont pas (pour l'enfant). L'auteur démontre avec raison que tous les *puisque* du catéchisme manquent leur but, cette liaison n'étant guère employée par les enfants avant la dixième année. Par contre, les enfants prendront au sens fort toutes les images du texte : ils *tomberont* dans le péché, et dresseront l'oreille quand on leur demandera : « *Qu'entendez-vous* en disant que Dieu est éternel? » : attention à ces images-parasites qui dissipent l'attention même si elles n'égarent pas l'intelligence. Attention aussi aux images explicatives : l'explication doit être réelle, mais il ne faut pas dire aux petits : « Le mystère de la

sainte Trinité ressemble au trèfle, dont les trois ronds ne sont qu'une seule et même feuille », parce que la comparaison est absolument vide de sens.

Le mieux est donc de parler simplement à l'enfant, en le mettant souvent en scène, de façon qu'il soit plus touché par cet enseignement et en comprenne l'importance personnelle. On s'étonne, avec Mme Fargues, de voir combien ce souci est absent du catéchisme. « Pourquoi le petit manuel ne dit-il pas une seule fois : *Dieu nous aime*? Il dit, ici ou là, que Dieu a agi « par amour pour nous », et il le dit à la fin d'une phrase difficile... ce n'est pas la même chose (1). »

Voyons, par exemple, comment notre auteur conçoit une première leçon sur l'*Incarnation*. Il faut d'abord faire sentir à l'enfant la présence du Dieu dont on lui a déjà parlé : ce Dieu invisible, mais omni-présent, nous l'aimons déjà; ce Créateur, *nous voudrions le voir*. Déjà cette position amorce l'attitude de reconnaissance que nous devons prendre naturellement vers le Verbe Incarné : Combien Dieu nous aime, puisqu'il a deviné et voulu contenter notre désir! Et voici devant nous « cet enfant Jésus si joli, ce merveilleux petit Frère, ce maître si attirant! » Mais il ne faut pas que la Crèche, si importante qu'elle soit aux yeux des tout-petits, leur masque le sens profond du Mystère divin. Nous afficherons une autre image : Jésus entouré de disciples attentifs, et nous ferons en sorte que notre petit auditoire se transporte en esprit dans la même situation. Nous intitulerons cette image : *Jésus, Parole de Dieu,* et nous profiterons de l'intuition qu'elle a provoquée pour amorcer ce thème difficile : l'Incarnation est nécessaire à notre salut éternel. Puis nous essaierons de condenser tout l'acquis de cette leçon dans la notion d'*Homme-Dieu* que nous inscrirons au tableau. Nous reprendrons ce que nous avons dit du Dieu et à ce propos seulement nous parlerons de *nature* divine (sans insister) : puis ce que nous avons dit de l'Homme, et nous emploierons le terme de nature humaine. Enfin nous nous efforcerons de

(1) *Op. cit.*, p. 57.

leur laisser l'impression de la personne (*une* personne) qui passa sur la terre, de Jésus-Christ encore présent parmi nous, et nous inscrirons au tableau :

**HOMME — DIEU**

**Jésus-Christ**

Mais la « leçon » ne se finit pas là. Puisque les enfants ont compris — à leur manière — ce que fut le Maître, il faut qu'ils prennent une résolution implicite, amorce des méditations ultérieures : « Jésus-Christ, je l'écouterai :

parce qu'il est le plus aimable des hommes,

parce qu'il a sur moi tous les droits, étant Dieu (1). »

Nous n'insisterons pas ici sur les procédés classiques d'interrogation et de contrôle que Mme Fargues transporte simplement de la pédagogie courante dans l'enseignement religieux; nous voudrions au contraire souligner tout ce dont sa fine sensibilité chrétienne a senti plus fortement la nécessité dans ce domaine très particulier. Ici plus qu'ailleurs il faut éviter quelques écueils de l'école active, que certains partisans ont voulu réduire à un simple « *bricolage* », au libre jeu d'une activité physique parfois intempestive. Sans renoncer à ce que le travail manuel, le jeu librement conçu, peuvent avoir d'utile et d'opportun dans tous les domaines pédagogiques, Mme Fargues marque vigoureusement son souci de hiérarchiser les plans et de ne pas confondre les fins et les moyens : « Craignons que le corps tue l'âme; l'éducation religieuse a échoué si elle n'a pas abouti à l'activité proprement religieuse qui donne aux autres toute leur valeur, après en avoir reçu la première impulsion (2). » Il ne faut donc pas attarder l'enfant sur le sensible, mais s'en servir pour le familiariser avec les réalités religieuses. Ainsi conçue, la devise de l'école active pourrait s'exprimer de la sorte :

(1) *Op. cit.*, p. 29.
(2) *Op. cit.*, p. 40.

« Regarde, découpe et construis, dessine et joue, mais à partir de cela, comprends, médite et vis. »

***

Si nous regardons *Le Livre de l'Enfant* (1), qui réalise si judicieusement ce nouvel enseignement religieux, nous y trouvons comme principal instrument de travail un *cahier-classeur* sur lequel l'enfant copie quelques passages importants, résume ses propres impressions, encadre avec art des vérités capitales ou des préceptes essentiels, enfin dessine ou colle, après en avoir découpé les éléments, des tableaux soit symboliques soit réalistes destinés à illustrer l'enseignement reçu et assimilé. Il y aura en outre quelques constructions accessoires, à base de colle et de carton, où le crayon de couleur jouera aussi son rôle.

Les trois grands thèmes de cette instruction élémentaire seront : *le Salut de l'Ame, la Guérison des Maladies, la Nourriture et la Vie.*

Le premier a pour but de faire comprendre à l'enfant l'importance exceptionnelle de la vie surnaturelle. Un très grand nombre d'exercices auront pour but de montrer à la fois sa relation et sa transcendance avec les ordres inférieurs de l'existence. Notons en particulier le *dessin* de l'*Escalier symbolique,* succession de degrés portant à chaque niveau un être incarnant son ordre d'existence : minéral, animal, enfant... le dernier degré, beaucoup plus élevé, représente l'enfant en marche vers le ciel : c'est celui de la vie surnaturelle. Pour caractériser celle-ci, Mme Fargues se sert du mot si beau d'une de ses petites : « Avoir la vie surnaturelle, c'est *vivre ami* avec Dieu (2). » Cette intuition sera revigorée par la lecture de quelques textes bien choisis des Évangiles (comme p. ex. Matthieu, XIII, 47) dont on apprendra aux enfants à

(1) *Pour travailler avec le Bon Dieu, Le Livre de l'Enfant,* un beau vol., 112 pp. 25×17, couverture en couleurs de M. Choisnard. Éd. du Cerf, broché 7 fr., cartonné 10 fr.

(2) *Op. cit.,* p. 156.

cette occasion le maniement et l'importance. Déjà l'on amorcera quelque courte méditation (en face de l'escalier symbolique) sur l'importance capitale de la vie surnaturelle et de l'état de grâce, stimulant le désir de le conserver.

Le thème de la *Pénitence* commencera par s'esquisser à propos du Péché Originel. La lecture de l'Histoire sainte fournira l'occasion d'un dessin très facile, représentant la chute : de l'autre côté de la feuille, la crucifixion représentera la Rédemption qui en efface les plus tristes conséquences. Autres dessins explicatifs : la porte fermée du Paradis; puis la même porte que vient ouvrir Jésus-Christ. Le Péché qui vient troubler l'âme en état de grâce sera figuré par le vent qui courbe ou qui éteint la flamme droite et rayonnante d'un cierge. Le sacrement de pénitence, dont on représentera d'une façon analogue l'action purificatrice, sera analysé avec soin : on exercera les enfants à reconnaître, dans une liste des motifs de repentir, les raisons naturelles, les raisons surnaturelles impliquant la contrition parfaite et la contrition imparfaite, etc. Enfin on plongera l'enfant dans le plein drame douloureux de la rédemption, en lui montrant le lien étroit qui l'unit à *ses* péchés et à son propre salut. Après lui avoir fait lire la fin de la Passion dans saint Luc, XXIII, 32-49, on le met lui-même en scène :

« Une deuxième fois lis le récit en remarquant, au fur et à mesure que l'Évangile en parle, toutes les sortes de personnes qui étaient sur le Calvaire pendant que Notre-Seigneur souffrait sur la croix.

« Toi, avec tes péchés, de quel groupe fais-tu partie? Avec ta contrition, à qui ressembles-tu? Comment Notre-Seigneur te regarderait-il et te parlerait-il? (1) »

C'est déjà là un thème très poussé de méditation profonde, et cependant très adapté à la mentalité enfantine.

Il en sera de même du thème de l'Eucharistie dénommé *Nourriture et Vie*. Tandis que l'enfant, en construisant sur des indications précises tous les objets nécessaires pour le sacrifice, et en les manipulant suivant les indications litur-

(1) *Op. cit.*, p. 184.

giques, prend conscience du drame sacré qu'est la Messe, quelques comparaisons choisies entre le *Canon* et les Évangiles lui en font comprendre la portée profonde. Quelques textes de l'Évangile, en particulier le scandale des Juifs devant la proposition du Pain de Vie, feront intervenir l'enfant d'une façon directe et pénétrante : « Ferme les yeux, imagine Jésus qui parle au milieu de la foule; un Juif s'en va, puis deux, puis trois, puis dix, puis cent..... *Et toi?* (1) »

De là découlent tout naturellement des oraisons d'offrande et de reconnaissance si naturelles au cœur de nos tout-petits.

***

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour inviter à lire ce livre, et à nous en servir. Non seulement aux catéchistes, mais aux parents et aux prêtres, il apprendra bien des choses. En particulier qu'il y a, pour l'enfance, une « Introduction à la Vie dévote » absolument nécessaire, encore que très particulière; que la religion enfantine n'est point pour autant composée d'enfantillages, qu'on y retrouve les mêmes besoins d'aimer, de comprendre et de vivre que dans les élans de l'adulte — mais manifestés autrement. C'est cet « *autrement* » que ce livre nous appelle à comprendre et à méditer : « C'est quand nous perdons de vue l'enfant que nous commençons à trahir la doctrine, quelles que soient nos bonnes intentions; nos paroles, vraies au départ, sont fausses à l'arrivée; vraies quand nous les disons, fausses quand l'enfant les entend, fausses pour lui; qu'entend-il? (2) »

Louons donc Mme Fargues d'avoir appris, pour les intéresser davantage au Divin Maître, les jeux des enfants; louons-la aussi d'avoir su transposer « *les Exercices spirituels* » pour le plus grand profit de nos petits, et surtout d'avoir su découvrir la souple dialectique des âmes puériles qui les mène sans effort apparent du pot de colle à la méditation.

PIERRE MESNARD.

(1) *Op. cit.*, p. 200. — (2) *Op. cit.*, p. 47.

# Une religion contemplative

Que l'homme soit destiné à la vie contemplative, c'est un paradoxe fort déconcertant. Les philosophes en ont senti, dès l'Antiquité, l'amère dérision. L'homme n'est qu'un animal raisonnable; et pour échapper au réalisme humain un peu court d'Aristote, il faudrait retourner aux mythes platoniciens.

C'est cependant la loi même du chrétien. La vie n'a aucun sens, elle est même radicalement manquée, si elle ne s'achève pas, au terme du chemin, dans une « vision » du plus haut objet de contemplation qui soit.

Vocation commune du chrétien donc. Mais on conçoit que sa réalisation terrestre soit fort diverse, même sur le plan propre de la vie morale. Bien plus, ceux mêmes qui, adoptant l'état religieux, spécialisent en quelque sorte leur effort et leurs moyens de sainteté, n'organisent pas par le fait même leur vie chrétienne en vie contemplative. Il y a, si j'ose dire, un statut et une technique requis pour que l'œuvre contemplative puisse déterminer à ce point une vie qu'elle en soit la fin et la clef de voûte architectonique. L' « école de perfection » qu'est l'état religieux supporte une variété de structure que les gens du dehors ne soupçonnent pas.

On sait que, parmi plusieurs autres, l'Ordre des Frères Prêcheurs est classé dans la catégorie des religions « mixtes », entendez — et cette définition est capitale — non pas un mélange de contemplation et d'action, ni une contemplation ordonnée aux œuvres de l'action, mais une contemplation cherchée et cultivée pour soi, comme bien suprême, comme valeur définitive, dont cependant la plénitude devra être telle qu'elle s'épanchera en un rayonnement de lumière religieuse, dans un enseignement ou une prédication. Nous

voici donc à une requête maximum de contemplation, dans un régime où par ailleurs il faut prévoir les exigences, très vite accaparantes, et nécessairement multiples, d'un rendement extérieur et aussi d'une préparation studieuse. Il a fallu l'imperturbable et audacieuse théologie spirituelle d'un saint Thomas pour définir un tel état, — et d'abord pour y croire, à l'encontre de beaucoup.

Mais cela c'est le droit. Que donne l'épreuve de résistance qu'est pour toute institution son jeu régulier et effectif dans les circonstances disparates et imprévues? Non pas défaillances et misères des individus, mais, comme nous disions, statut et technique concrète de l'institution elle-même en exercice. C'est à cette question précise que répond M^lle^ M.-M. Davy dans son livre sur *Les Dominicaines* (1). S'il n'est bonne réponse qu'à bonne question posée, nous voici devant une bonne question. C'est présumer la valeur de la réponse.

Après avoir fixé les éléments généraux de l'Ordre des Prêcheurs par l'évocation de la vie et de l'âme de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne. M^lle^ D. consacre successivement un chapitre à chacune des formes qu'a revêtues et que revêt l'Ordre dans ses groupements féminins : dominicaines contemplatives cloîtrées, enseignantes, gardes-malades, adonnées aux œuvres sociales, tertiaires séculières, etc. Ce qui unifie ces chapitres, c'est l' « idée » même qui inspira ces divers groupes : organiser une vie religieuse, école de perfection et principe d'apostolat, sur la base d'une contemplation maîtresse d'elle-même et de ses rayonnements parce qu'elle est proclamée et aimée comme valeur suprême.

Évidemment, nous nous trouvons là devant des formules élargies qui n'autorisent plus à parler, au sens strict du mot, de religion « mixte », car les activités qu'on exerce se développent sur des objets et selon un régime où le regard

(1) Dans la collection « Les grands ordres monastiques et instituts religieux », dirigée par E. Schneider. Paris, Grasset, 1934; in-12, 268 p.

contemplatif n'est plus la règle complète de l'agir, parce que cet agir même, de contenu et de méthode (que ce soit dans l'éducation des enfants ou dans le soin des malades), requiert une formation, une technique autonomes, avec leurs soucis et leurs buts propres. Cependant l'esprit demeure, et c'est lui qui différencie ces dominicaines des autres congrégations occupées aux mêmes œuvres extérieures. M^lle^ Davy dégage à point cet esprit, et le reconnaît jusqu'en la tertiaire séculière qui « ne serait pas dominicaine si elle ne devenait contemplative ». A certains traits vigoureux, de fond et de forme, on devine la clarté, la vivacité avec laquelle l'auteur a perçu, jusqu'en son expérience quotidienne, cette requête essentielle de la vie dominicaine. C'est de quoi racheter quelques expressions insuffisantes ou quelques lieux communs qui rendaient plus ternes les deux premiers chapitres. Pour le reste, M^lle^ D. s'exprime avec un réalisme psychologique et une ferme franchise, qui ont fort heureusement éliminé les formules toutes faites du « style pieux ». N'est-ce pas là un des fruits de vérité de la contemplation?

Si tel est le statut d'une vie dominicaine, on voit à quelle profondeur de sa nature même s'insère sa capacité d'adaptation, soit à la variété des œuvres, soit à la diversité des besoins selon temps et lieux. Ainsi irais-je plus loin que l'auteur dans le discernement *spécifique* de la souplesse fonctionnelle de la religion dominicaine, pour laquelle elle évoque l'adaptabilité de l'Église (chap. sur *Les initiatives nouvelles*). Poussons plus avant, selon les principes mêmes qu'on vient de si bien mettre en lumière. Plus la contemplation est traitée en valeur suprême, plus elle est poursuivie comme fin et établie comme clef de voûte — non pas seulement dans les progrès individuels, mais dans la structure de l'institution —, et plus elle est *libre*, plus elle est *pure*, jusqu'en ses contacts les plus compromettants. Aucune de ses incarnations n'en capte à ce point la lumière et la puissance, qu'elle se trouve fixée et alourdie par elle. Dignité redoutable. Mais nos échecs quotidiens ne nous

donnent pas le droit de renoncer à cette fine pointe. Et toute l'histoire de l'Ordre de saint Dominique, tout son esprit est là, dans cette indépendance, candide et farouche, vis-à-vis de tous les compromis, qu'ils soient économiques, sociaux, politiques, voire « cléricaux » (*sit venia verbo!*).

De là cette ouverture saine et vigoureuse, qui rend une telle vie à la fois séduisante et intransigeante, toujours fraîche, portant un regard neuf sur les choses nouvelles, et expérimentant en elle-même les générosités, les impatiences et les curiosités des générations au cours des temps.

De cet esprit, M^lle^ Davy nous donne — avec quel amour discret et sûr — un bel exemple dans son chapitre sur les Dominicaines de Saint-Jacques, qui semblent bien assumer adéquatement dans la vie traditionnelle de l'Ordre les besoins, les désirs, les impatiences, les curiosités intellectuelles, les ardeurs religieuses, de la jeunesse féminine de nos écoles et universités. C'est dire avec quelle vigueur, et par une très exacte perception de ce délicat problème, on situe en plein cœur de cette nouvelle formule les exigences et l'estime de la contemplation. Réalisme aussi, non seulement sans illusion sur l'intellectualité féminine, mais encore dans l'expérience du prix de l'étude, de son austérité, de sa nécessité absolue, pour que tienne, là-haut, en clef de voûte, grâce à ce contrefort, la vie contemplative.

Le Saulchoir.

M. D. Chenu, O. P.

# Scoutisme et action sacerdotale

L'emprise exercée par le scoutisme non seulement sur la jeunesse de France mais encore sur les âmes sacerdotales de leurs aumôniers est un fait qui vient de se manifester une fois de plus. Le mardi 19 mars, une cinquantaine d'aumôniers de la Province d'Ile-de-France se sont réunis à Paris, afin d'échanger leurs idées et leurs expériences. Des questionnaires envoyés au préalable aux intéressés garantissaient le thème et la marche de ces communications; suivis scrupuleusement, ils en assurèrent la fécondité dans les limites de temps indiquées. Heures précieuses et combien réconfortantes ! En est-il un, parmi ceux qui les ont vécues, qui ne félicite vivement M. le chanoine Cornette d'avoir pris cette initiative couronnée d'un si beau succès, et qui n'en souhaite le retour périodique ? Avec la session des Aumôniers scouts à Chamarande et la retraite donnée chaque année, en septembre, à Paris, rien ne serait plus fructueux pour former, au sein du Mouvement Scout de France, les éducateurs, les « ravitailleurs », les « forgerons » d'âmes, dont il sent le besoin.

Sur les trois questionnaires à l'étude, le premier avait pour objet : *la formation humaine et chrétienne du chef par l'Aumônier.* Utilisant, avec ses expériences personnelles, celles de ses correspondants, M. l'abbé Laumondais — rapporteur désigné — établit d'abord la nécessité d'une collaboration étroite entre le chef et l'aumônier, qu'elle prenne la forme directe — par des entretiens réguliers et fréquents —, ou indirecte — par la présence active de l'aumônier aux réunions de chefs, et surtout au camp. Puis, touchant la question de l'influence de l'aumônier sur le chef, il montre comment celui-ci peut tirer un profit religieux, voire humain, d'un contact direct et cordial avec le prêtre. Que les chefs se fassent une

âme sacerdotale, et les prêtres une âme scoute : formule pittoresque qui résume bien le bénéfice que mutuellement les membres de la scoutmaîtrise retirent d'une collaboration loyale, tout orientée vers le bien temporel et spirituel des garçons.

Le second questionnaire avait pour sujet : *la mise en œuvre de la méthode scoute pour la formation religieuse du garçon.* Sujet fort intéressant envisagé par M. l'abbé Lenoir dans son rapport où il montra successivement la place des matières religieuses dans les programmes scouts, et les ressources que fournit le jeu scout à la fois pour l'instruction et l'éducation du garçon.

Un troisième problème fut enfin soulevé, celui de *la persévérance du garçon dans le scoutisme*, persévérance — explique M. l'abbé Brasdu — qui est en étroite liaison avec la manière dont s'opère le recrutement des unités scoutes et le passage de la troupe au clan. D'où nécessité de s'entendre sur ces deux questions.

Nous ne pouvons malheureusement nous étendre ici sur le contenu de ces rapports. Entre autres qualités, ils possédèrent celles d'être clairs, dépouillés de tout artifice littéraire, directs et courts. Toute l'attention, toute la vie et par conséquent aussi toute la richesse de ces communications se concentrèrent de préférence autour des discussions que les rapporteurs eurent le bonheur de soulever. Discussions que nous pouvons encore moins rapporter, mais qui dégagèrent, dans leur ensemble, certaines préoccupations profondément religieuses, caractéristiques du scoutisme catholique de France.

D'où venaient nombre de questions posées, de discussions, parfois d'incertitudes ? De ce fait — nous semble-t-il — que le scoutisme s'adresse à tous les milieux et à des âges fort différents. Cette mission dont il est investi, et dont il tient à s'acquitter en harmonie avec les mouvements spécialisés, requiert qu'il ait en lui de quoi répondre à des âmes diverses, de quoi les intéresser : une souplesse, une universalité qui l'accrédite partout, et lui permette de franchir tout barrage, toute cloison d'ordre social, voire, sous certaines réserves, d'ordre national et religieux. De ces richesses, de ces possibi-

lités, nous ne doutons pas, sans avoir à le prouver ici, que le scoutisme soit largement pourvu. Envisagé sous cet aspect, il se présente comme étant essentiellement une fraternité, un trait d'union. Et lorsqu'il s'agit des Scouts de France, ne faut-il pas dire qu'il est par là même d'essence catholique ? De soi, le Mouvement est construit et organisé à souhait pour s'adapter à la puissance de conquête qui réside en l'Église catholique. Et voilà pourquoi, à côté de leurs frères spécialisés, les Scouts de France nous paraissent surtout être d'Action Catholique.

Comment cela ? Quelques réflexions émises au cours de cette journée vont aider à le comprendre. Quel doit être l'effort de l'aumônier vis-à-vis de son chef au point de vue humain ? Que celui-ci soit, du fait de son éducation ou de sa situation de fortune, un « secondaire » ou un « primaire », ce sera toujours — a-t-on remarqué — de l'amener insensiblement à un jugement sain, prudent et objectif. N'est-il pas banal de constater que la véritable formation humaine n'est pas l'apanage des études livresques ? Le scoutisme, parce qu'il offre une philosophie de la vie, est aussi une école : en apprenant à ses disciples à se soucier avant tout des réalités, à aller puiser aux sources leur inspiration, il a rendu et rendra d'éminents services. Au point de vue religieux, l'aumônier mettra le chef en contact avec le divin par des récollections ou retraites, par l'intelligence de la doctrine et des directives pontificales. L'encyclique de S. S. Pie XI sur l'éducation chrétienne de la jeunesse n'est-elle pas propre, au premier chef, à lui donner le sens de sa mission, de son « quasi-sacerdoce » ? a dit S. Ém. le Cardinal Verdier.

Nous avons relevé aussi avec satisfaction la ferme résolution qu'ont les Scouts de France de se mettre au service de la Paroisse et de se grouper autour de leurs chefs hiérarchiques religieux. Le Règlement y a pourvu en déclarant le Curé directeur de droit et responsable des troupes. Mais combien rassurante surtout cette volonté de seconder l'action du prêtre pour l'instruction et la formation religieuse des garçons, et de maintenir ceux-ci autour de leurs pasteurs et de leurs autels pour vivre intensément et concrètement leur foi religieuse, par une vie liturgique intense, neuve et belle !

Un dernier trait enfin qui assure aux méthodes scoutes leur universalité et leur puissance de conquête, c'est leur grande souplesse. Des procédés qui s'avéraient efficaces ici

échouaient là : comment les ériger au rang de lois et de recettes infaillibles ? « Rien ne réussit comme le succès »..., « tout ce qui réussit est bon »... Principes valables surtout lorsqu'il s'agit de former de grands adolescents, qu'ils s'appellent scouts aînés ou jeunes routiers. « Nous sommes une forme d'éducation, sans doute, mais aussi une forme de vie »... « Nous ne voulons pas fixer de cadres de vie, mais un esprit... » Autant de formules heureuses qui n'étaient pas signes d'impuissance ou échappatoires, mais sens averti des conditions d'action catholique et profondément humaine. Le Mouvement Scout de France entend former des chefs dont l'ambition soit de *servir* là où les appelleront leurs attraits ou capacités personnelles et les besoins de l'Action Catholique. Puisse se réaliser ainsi l'espérance qu'un de nos Ministres d'État formulait récemment : « La France sera sauvée par ses forces spirituelles, et, au premier rang de celles-ci, je place le Scoutisme. »

Hyac. Maréchal, O. P.

# Les lycéennes « témoins » du Christ

Le dimanche 3 mars dernier, se tenait à Paris le 4e Congrès national de la J.E.C.F. des lycées et collèges. Disons, pour ceux à qui ces initiales ne seraient pas familières, qu'il s'agit de la *Jeunesse Étudiante Chrétienne Féminine*, sœur cadette de la J.O.C.F. plus connue du public catholique. Et que les lecteurs de *La Vie Spirituelle* nous permettent de la leur présenter.

***

Il existe en France 216 établissements d'Enseignement secondaire féminin, groupant environ 72.000 élèves, et préparant, pour une large part, l'élite intellectuelle féminine de demain. L'enseignement y est donné sous le signe de la neutralité qui assure (du moins en principe) le respect de toutes les convictions religieuses, mais qui ne saurait — cela va de soi — en former ou en assurer aucune. Le personnel enseignant y représente toutes les nuances d'opinions, depuis le catholicisme vécu et rayonnant, jusqu'à l'irréligion affichée, en passant par toutes les positions de l'agnosticisme pratique. Il en résulte, pour les élèves, et en dépit de la neutralité, une terrifiante anarchie intellectuelle et morale. Qu'on veuille bien peser les exemples que voici. Tel professeur, catholique, par le seul rayonnement de son exemple, ne compte plus les conversions profondes parmi ses élèves. Tel autre, communiste avérée, obtient peu à peu de ses élèves croyantes l'abandon de toute pratique religieuse. Dans certain lycée parisien, des organisations communistes militantes voisinent avec une très vivante section jéciste.

Autre fait, non moins certain : l'existence d'un *milieu lycéen*, avec des caractères bien définis, assez difficilement perméable et compréhensible à qui vient du dehors. Or ce

milieu, dans son ensemble, ignore ou méconnaît encore, à l'heure actuelle, le christianisme en tant que doctrine totale de vie. L'enseignement religieux, quand il y est donné, n'y figure que comme une discipline inférieure, à peu près sur le même plan que les arts dits d'agrément. Encore faut-il une demande formelle des parents catholiques pour obtenir un aumônier que l'autorité diocésaine ne peut pas même toujours accorder (1).

La J.E.C.F. est née de cet état de choses et des profonds besoins des âmes. C'est un *mouvement spécialisé* qui répond aux désirs formels du Pape quant à l'apostolat laïque; et qui se propose de *christianiser le milieu lycéen*. Dès 1925, une Fédération catholique de lycéennes et collégiennes avait été fondée. En 1929, la J.E.C. des lycées de garçons lui apporta un modèle d'organisation et des méthodes éprouvées, et, sous cette influence, la Fédération se transforma en J.E.C.F. (1931). On voudrait dire ici quelques mots de sa technique et de son esprit; et répondre à quelques objections qu'on lui adresse volontiers.

*
* *

La J.E.C.F. est un *mouvement national* dont le secrétariat général est à Paris. La cellule première et vivante de l'organisation jéciste est le *groupe* ou *section*, dans chacun des lycées ou collèges que le mouvement a pu atteindre : section rattachée au secrétariat général, mais qui vit d'une existence autonome, sous le contrôle d'un aumônier (quand la chose est possible) et d'une conseillère : professeur, ancienne élève ou étudiante. Par les journaux qu'elle édite, par des cercles d'étude, des journées de récollection et des retraites fermées, la J.E.C. travaille à la formation religieuse et morale de ses adhérentes, et s'efforce de les pénétrer de son esprit.

De quoi s'agit-il, en effet, sinon de *l'apostolat du semblable par le semblable*; de la conquête chrétienne d'un milieu où l'ignorance religieuse et les préjugés sont trop souvent la règle; milieu travaillé par l'inquiétude religieuse, et que sa

(1) A cette règle existe une exception : l'enseignement religieux est donné officiellement dans les lycées et collèges d'Alsace-Lorraine par les ministres des trois religions reconnues : catholique, protestante et israélite.

curiosité d'esprit, son indépendance, sa jeunesse et son ardeur mêmes risquent trop souvent d'égarer. L'action des professeurs croyants est réelle ; mais le respect de la neutralité, dont elles ont librement accepté le principe, limite cette action, et enchaîne sur leurs lèvres la Parole de vie. Le prêtre n'a que difficilement accès auprès des lycéennes. Qui donc leur portera le message du Christ, sinon celles d'entre elles qui l'ont reçu ?

Chacune de celles-là, en effet, a vis-à-vis de certaines âmes de son milieu, baptisées ou non, que le prêtre n'atteint pas ou n'atteint plus, une responsabilité particulière, car elle est, si l'on ose dire, le canal normal de la Grâce divine pour ces âmes. Du jour où une lycéenne chrétienne a pris conscience de cette responsabilité, c'est pour elle le point de départ d'une vie d'apostolat. Car le premier trait de l'*esprit jéciste* est d'être un esprit de charité, né de la grande doctrine du Corps mystique : « Si un membre souffre, tous souffrent avec lui. » Et quelle pire misère que d'être privé de Dieu !

Autre trait : cet esprit va s'intégrer dans la vie de tous les jours : travail, devoir d'état, exemple donné, services rendus. La J.E.C.F. ne se propose donc pas autre chose que de constituer chaque jéciste en *témoin* du Christ près de ses compagnons. Hâtons-nous d'écarter toute équivoque : il ne s'agit nullement, pour la jéciste, d'asséner sa vérité ou de prétendre l'imposer en des discussions stériles ou irritantes, auxquelles elle est souvent peu préparée, et qui risqueraient fort de blesser à la fois la charité et la vérité. « Ce n'est pas le témoignage des docteurs qui lui est demandé : elle n'a pas à exposer une doctrine qu'elle doit au contraire découvrir et s'assimiler jour après jour. Mais le témoignage d'une vie de lycéenne parfaite (1) » — d'une vie vraie, pure, serviable, qui la fera aimer, qui donnera aux autres le désir de lui ressembler et de découvrir la source où s'alimente cette vie. Quelle force cette enfant trouvera, pour se travailler elle-même, « dans la certitude que son union avec Notre-Seigneur est le seul moyen efficace de propager son règne dans l'âme de ses compagnes ! Elle cherchera donc les points de jonction, les terrains d'entente avec toutes les bonnes volontés ;

(1) Rapport de Mlle B. au 4e Congrès de la J.E.C.

la collaboration dans le domaine du devoir d'état, de la loyauté, de la propreté morale, de l'entr'aide bien comprise, et cela non pas comme un être à part, mais plutôt de manière à montrer comment une chrétienne fait, proprement et sympathiquement, le métier de lycéenne (1). »

***

*Vivre* sa foi pour la faire *rayonner*, tel est donc, dans son essence, l'esprit qui doit animer chaque jéciste : esprit de charité, de paix, de joie. Nous voici bien loin, on le voit, de cette combativité agressive que l'on prête parfois à la J.E.C.F. Est-ce à dire qu'il n'y ait eu ni ni erreurs, ni maladresses commises dans l'action? Nous sommes les premiers à le reconnaître et à le regretter. Nous savons que, pour chaque jéciste et pour toute la J.E.C. le but est loin : est-ce une raison pour n'y pas tendre?

La J.E.C.F. ne prétend d'ailleurs supplanter aucune des organisations existantes; elle travaille en parfait accord avec le scoutisme féminin. Il y a des cercles de lycéennes catholiques non affiliés à la J.E.C. et dont l'action est excellente. Mais signalons ici une différence essentielle : alors que les « cercles » se contentent en général d'extraire de la masse un petit groupe catholique pour le cultiver avec soin, la J.E.C.F. se propose de créer, *dans la masse*, un ferment, un levain généreux qui peu à peu la soulèvera tout entière.

Aux yeux de certains — c'est une autre objection — la J.E.C.F. manquerait à la neutralité scolaire. L'objection tombe de soi si l'on veut bien considérer que la neutralité est une consigne imposée *aux professeurs*, non aux élèves; et que celles-ci ne sauraient en aucune façon violer une obligation qui ne les concerne pas.

Pour d'autres, enfin, le mouvement jéciste risquerait d'être facteur de discorde, en créant une atmosphère de luttes religieuses. Là encore, il faut distinguer. N'appellerait-on pas « amour de la paix » l'amour de sa propre tranquillité, la peur de l'effort, un certain conformisme timide à l'état de choses existant? L'esprit jéciste, tel que nous avons essayé

(1) Rapport de Mlle B au 4e Congrès National de la J.E.C.

de le définir, est avant tout charité. Plus il pénétrera l'âme de chaque jéciste, plus il sera principe de *concorde*, mais aussi de conquête. Il ne faut pas oublier que « le royaume des cieux souffre violence », et que la lutte contre le mal, en soi et hors de soi, est un devoir pour tous les chrétiens, à plus forte raison pour ceux qui s'efforcent, dans le milieu de leur humble vie quotidienne, d'être les témoins du Christ.

***

Rien ne prouve la vie comme le progrès : la J.E.C.F. ne cesse de progresser. A l'heure actuelle, plus du tiers des établissements d'enseignement secondaire féminin est affilié au mouvement. Un autre tiers a été touché, et le contact pris. Le dernier tiers, qui n'est pas atteint, comprend surtout des Cours secondaires en de très petites villes où, en raison même du petit nombre des élèves et du manque de ressources, il est difficile de fonder une section, et plus encore, de la maintenir. On a pu constater, au Congrès du 3 mars, que les chiffres de 1934 sont largement dépassés.

Résultats consolants. — Mais il ne faut pas se dissimuler que la grande masse des lycéennes françaises reste à christianiser. Œuvre immense, œuvre urgente, qui réclame d'abord toute la bonne volonté et l'ardeur de chaque jéciste; mais qui demande aussi la prière secourable et fraternelle de tous les chrétiens.

C. L.-Lecreux.

# LECTURES

## A propos de deux livres sur sainte Catherine de Sienne (1)

Les deux livres que nous laisse le R. P. Lemonnyer sur sainte Catherine de Sienne compteront parmi les plus beaux et les plus riches qu'elle ait inspirés. D'une part, sa doctrine spirituelle, l'enseignement particulier qu'elle propose à chacun de nous dans le secret de l'âme; d'autre part, sa vie orante et agissante, également héroïque dans l'oraison et l'action.

Le point qu'il me paraît mettre en lumière avec le plus de force et d'insistance, le plus de convenance aussi, concerne la notion de l'ordre. Cette femme de génie en incessant commerce avec le Christ, livrée à Lui dès son enfance, unie à Lui dès sa nubilité et possédé par Lui jusqu'à son âge mûr, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, ne semble avoir poursuivi qu'un but sur la terre, le rétablissement en elle et, selon ses forces, autour d'elle, de l'harmonie supérieure et universelle où s'accordent tous les devoirs : envers soi-même, envers le prochain, envers Dieu. Aucun dérèglement chez cette mystique éperdue, en dépit des excès où la jeta l'amour du Christ : pénitences, extases, stigmates, miracles, aventures et ce paradoxe d'une faiblesse assumant à certains moments tout le poids de la chrétienté, de la catholicité déchirée. Dès que son choix est fait, son destin se déroule avec une rigueur dont la progression logique nous confond. Et d'abord l'anéantissement de son corps qui peut faire obstacle à son âme; puis l'anéantissement de son âme où l'esprit propre risque de l'enfermer; puis, restituée tout entière, physiquement et spirituellement, à Dieu, l'apostolat de Dieu à travers elle sur ses proches, sur ses amis et sur ses ennemis, sur les pauvres et sur les grands, sur les familles, sur les partis, sur les cités, sur les royaumes, sur l'immensité inconnue de l'univers baptisé dans le sang du Christ, en un seul mot sur le

(1) *Notre vie spirituelle à l'école de sainte Catherine de Sienne* (Éd. du Cerf), *Sainte Catherine de Sienne* (Lecoffre), par le R. P. Lemonnyer, O.P.

Corps mystique du Christ qui est l'Église. Elle va d'épreuves en épreuves, et de conquêtes en conquêtes, élargissant à chaque pas le champ de ses amours, le champ de ses devoirs, jusqu'à couvrir le monde qui, tout entier, est promis au salut. Aucun devoir nouveau ne la détournera des autres; car, du plus petit au plus grand, ils n'ont qu'un seul objet : le Christ, qui se continue dans l'Église, qui est l'Église même, l'Église en souffrance comme Lui, l'Église en gloire comme Lui et par Lui, dont le Souverain Pontife est la tête. C'est cette connaissance intime du Christ, qu'aucun saint n'a reçue plus douce et plus crucifiante, qui réglera toute sa vie. De la conscience de sa misère, elle s'élance sur un chemin qui ne peut aboutir sur cette terre qu'au Vicaire du Christ dont elle sera le conseil.

Avec cette âme débordante d'amour et où l'Amour a établi son règne, nous sommes loin d'une mystique purement affective ou inclinée par ses affections. L'esprit qui souffle en elle est une charité bien ordonnée qui commence par elle-même, c'est-à-dire par son néant, pour atteindre à l'Être de Dieu en en facilitant l'accès chez tous les hommes; elle semble raisonnable, pondérée, concertée; elle répond du tac au tac à toute sollicitation du dehors; sans nulle étude préalable, elle est d'emblée magistrale, théologienne; c'est un don qui est une science, une technique, une pratique; l'infusion de la vérité toute vive, sans trace de dessèchement; une effusion — qui est une sagesse.

Humilité, charité, force, patience, discernement, tout cela inclus dans la foi que la vision de Dieu confirme et alimente, grâce à l'abdication de toute volonté qui ne soit pas celle de Dieu.

« Vos efforts doivent tendre principalement à tuer la volonté, pour qu'elle ne cherche ni ne veuille rien d'autre que de suivre ma douce Vérité, le Christ crucifié, sans autre objection que l'honneur et la gloire de mon nom et le salut des âmes. Ainsi font tous ceux qui sont éclairés de cette douce lumière, ce qui leur vaut une paix et un repos inaltérables. Nul scandale pour eux parce qu'ils ont éliminé la seule chose qui donne prise au scandale, la volonté propre. Toutes les persécutions que le monde et le démon leur peuvent susciter passent désormais sous leurs pieds... Tout leur devient sujet de joie. Ils ne se constituent pas juges de mes serviteurs

ni d'aucune créature raisonnable. Tous les états, toutes les voies leur agréent. Ils disent : Grâces vous soient rendues, Père Éternel, de ce qu'il y a plusieurs demeures en votre maison. Ils ont plus de joie de voir les voies diverses que de voir tout le monde suivre la même, ce qui leur semble manifester davantage ma Bonté. Ils sont contents de tout, et en tout respirent comme un parfum de rose. Et quand je dis tout, je n'entends pas seulement ce qui est bien, mais même ce qu'ils voient être péché... Ce qu'ils retirent du péché, c'est une vraie compassion qui les font me prier pour le pécheur ; c'est une parfaite humilité qui leur inspire de dire : C'est toi aujourd'hui que le mal a touché, ce serait moi demain si la divine grâce n'était là pour me garder... »

Ces paroles du *Dialogue* tracent la grande voie catholique de la compréhension, de la simplicité, de la miséricorde, que sainte Catherine a suivie jusqu'au dernier jour, non dans l'inertie, mais dans la puissance, pour avoir reconnu, dès son plus jeune âge, que toute puissance vient de Dieu.

Henri Ghéon.

## Le drame de la Messe

Un homme de théâtre qui était un véritable mystique de son art s'est, paraît-il, converti, voici quelques années, parce que la messe lui paraissait le plus beau, le plus dramatique de tous les drames.

Ce propos n'apparaîtra paradoxal qu'à ceux qui se font du « drame » une idée trop moderne et trop étroite : celle d'une crise pathétique étroitement nouée et qui nous tient en haleine jusqu'à l'extrême fin d'un dénouement savamment gradué et retardé. Il faudrait un romantisme bien peu théologique pour reconnaître dans la messe un drame pris en ce sens.

Mais si nous restituons au mot « drame » toute son ampleur en lui donnant sa définition étymologique d' « action », il devient évident que la messe est le drame par excellence, étant par excellence l' « action » (on sait que ce terme d' « action », bien avant celui de messe, désigna le saint sacrifice,

puis seulement le canon, d'où la rubrique du missel : « *infra actionem* » (1). La messe est, comme le drame, le déroulement d'une action symbolique, réglée par des rites, et donnant lieu à des fonctions, à des rôles divers. La messe, comme le drame, est symbolique, en ce sens que l'un et l'autre re-présentent, rendent présente en la figurant, une action qui n'est pas réalisée telle quelle, c'est-à-dire physiquement et au premier degré, sur la scène et sur l'autel. Le drame n'*est* pas la vie : il la joue. La messe n'*est* pas la Passion, elle la joue. Mais elle la joue — grâce à l'institution du Meneur du jeu — avec une telle autorité qu'elle la rend non seulement re-présentée, mais présente, non seulement symbolisée mais effectuée. L'imagination de l'auteur dramatique est si forte que, pour un Pirandello, dans ses *Six personnages en quête d'auteur*, elle enfante des personnages aux limites du réel, doués d'une douloureuse (parce qu'incomplète) vie propre. Le Dramaturge de la Messe, lui, est tout-puissant puisque l'Action qu'il a instituée, sans cesser d'être représentative et symbolique, devient entièrement réelle : ce degré d'être tout spécial, à la fois figuratif et véritable, c'est ce que nous appelons l'état *sacramentel*; c'est cette coexistence du symbole avec la réalité que nous affirmons en disant que l'Eucharistie sous les espèces sacramentelles contient un sacrifice véritable.

*Le mystère de la Messe* (2), qu'Henri Ghéon a adapté de Calderon pour la dernière semaine liturgique de Liége (cf. *La Vie Spirituelle*, juillet-août 1934, p. 83), présente ce grand mérite de se tenir toujours sur le plan *sacramentel* : c'est ce qu'exprime d'ailleurs le terme du titre : *mystère*, qui, dans l'Église grecque, est synonyme de sacrement. Le dessein de l'auteur l'exigeait : Le meneur du jeu est *Sagesse*, qui vient apprendre au *Chœur des Ignorants* à suivre leur messe. La messe qu'ils voient, sans la comprendre, se déroule en effet sur le plan sacramentel : les explications qui vont venir ne quitteront pas ce plan : ainsi verrons-nous le Christ-Prêtre en vêtements sacerdotaux, et non pas (comme le montrent trop de regrettables « Méditations pour suivre la Messe ») en victime réalistement crucifiée.

(1) Cf. Cabrol, dans *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, au mot *Action*, I, col. 446-449.

(2) Éd. *La Vie Liturgique*, 58, boulevard d'Avroy, Liége.

Grâce à ce parti-pris tout le mystère rend une note parfaitement juste, explique la messe d'une façon parfaitement claire et homogène. La place me manque pour louer comme il faudrait tous les détails : leur bonheur particulier découle directement de ce point de départ théologiquement exact. Je signalerai seulement l'Avant-Messe célébrée par les justes d'avant la Loi, Adam, Abel, Moïse : ainsi toute l'histoire du monde, toute sa rédemption est coextensive à la Messe, et pourtant ce n'est pas encore la Messe proprement dite. J'aime moins l'apparition de saint Jean-Baptiste, dont je ne saisis pas la nécessité. Puisque j'en suis aux critiques, j'ajouterai encore que le symbolisme de l'eau, qui est celui de l'union des hommes au sacrifice du Christ, n'a pas été exploité (p. 83); pp. 92 et 93, le rapport de la Cène et de la Croix est bien obscur; de même, p. 101, la double exclamation : *Corpus Christi, Corpus mundi* (il doit s'agir du Corps physique du Christ édifiant son Corps mystique : je doute que les spectateurs aient compris, sinon par le baiser de paix accompagnant ces paroles). Et enfin pourquoi cette version inédite et contournée du *Notre Père*, au lieu du bon *Notre Père* de tous les jours que chacun a bien en bouche ?

De telles imperfections étaient inévitables dans un sujet dramatique si énorme — à vrai dire le plus grand de tous les sujets dramatiques. Il reste qu'en le traitant Henri Ghéon a fait une œuvre juste dans l'ensemble au regard du théologien et, pour le spectateur, fort instructive et bienfaisante. Il est impossible qu'un chrétien, ayant vu dans ce mystère l'émouvante procession des offrandes, et ensuite le retour des mêmes offrandes :

**Dieu a soupesé tous vos dons, vos gerbes, vos raisins, vos œuvres,**
**Vos outils de travail, vos intentions de prière, vos résolutions, vos bonnes volontés.**
**Les ayant agréés, Il vous les rend plus lourds, plus agissants, plus efficaces...**

il est impossible qu'un chrétien, ayant vu cela, n'en conserve pour toute sa vie l'impression que la messe est un drame, un drame vivant aujourd'hui même et qui met en jeu sa propre vie d'aujourd'hui. Un dramaturge ne pouvait pas se donner de plus noble ambition.

fr. A.-M. Roguet, O. P.

## L'Église et la Femme (1)

Il fallait une certaine hardiesse pour tenter d'enclore en trois cents pages un aussi vaste sujet. Mme Colette Yver n'en manque pas, et c'est fort heureux! Son livre, solidement construit, bien informé, est d'une lecture attachante et instructive.

Ayant tout d'abord fait justice de quelques préjugés courants tels que celui de l'asservissement de la femme par l'Église, l'auteur jette un rapide coup d'œil sur la condition sociale et privée des femmes en chacune des sociétés pré-chrétiennes à la veille de leur rencontre avec l'Évangile.

Et c'est ensuite, en une série d'esquisses d'un dessin forcément sommaire mais vigoureux et original, toute l'histoire du « spirituel féminin » et celle de sa vocation divine se réalisant successivement dans l'Église naissante, dans l'Église martyre, dans l'Église victorieuse.

Mme Colette Yver n'a pas éludé les difficultés... Elle consacre un chapitre entier au « *Scandale de Jeanne d'Arc* » et un ultime, plein de bon sens et de mesure, à la femme moderne devant la politique et dans le mariage.

M. Girardot-Magdinier.

(1) 1 vol. par Colette Yver, Éditions Spes.

## *POUR LA VIE INTÉRIEURE*

### I. — Lectures doctrinales

1. M. Ernest Mura, *Le Corps mystique du Christ*. Préface du R. P. Garrigou-Lagrange, O. P. Paris, André Blot, 1934, 2 vol. in-8° écu de 210 et 460 pp. 40 fr.
2. Mgr Tihamer Toth, *Le Symbole des Apôtres*, t. I. *Dieu — La Providence*, sermons prononcés dans l'église de l'Université de Budapest, traduit du hongrois par l'abbé Marcel Grandclaudon. Mulhouse, Éditions Salvator, 1935. 1 vol. in-8° écu de 340 pp. 15 fr.
3. Chanoine Francis Mugnier, *La Bonne Mort*. Avignon, Aubanel Aîné, 1934. 1 vol. (12×18) de 137 pp.
4. Chanoine F. Cuttaz, *Les Effets du Baptême*. Juvisy, Édit. du Cerf, 1934. 1 vol. (12×18) de 270 pp. 10 fr.

M. Mura expose le mystère du « Christ total, comprenant dans sa réalité surnaturelle la personne du Verbe fait chair, N.-S. J.-C., et tous ses frères ou ses membres par la grâce ou la gloire ».

Ce n'est pas le lieu d'apprécier le mérite doctrinal de ce travail; le théologien pourra faire valoir ses exigences, en un sujet où l'on attend un vigoureux effort de synthèse. Mais les lecteurs à qui M. Mura dédie ses deux volumes — séminaristes, prêtres et « fidèles affamés de grandes et fécondes vérités » — trouveront là un pain substantiel et savoureux. C'est une petite somme de théologie reconstruite sur ce simple plan : 1° la *nature* du Corps mystique du Christ, ou le mystère de notre union au Christ et à nos frères; — 2° la *vie* du Corps mystique, ou notre vie dans le Christ. Toutes les parties de la science sacrée sont donc évoquées en cette esquisse; mais exposées d'une manière aisée, chaleureuse, — un peu redondante —, qui met à notre portée la substance de maints travaux récents sur les grands mystères de la vie chrétienne.

Nous aurions aimé y voir marqués et précisés, — comme on s'y essaie de tous côtés, surtout depuis les paroles expli-

cites du Souverain Pontife (1), — les rapports intimes entre la doctrine du Corps mystique et cette grande expansion de zèle apostolique qui s'organise dans l'Action catholique — et dans l'Action missionnaire.

Les vingt sermons de Mgr Tihamer Toth, sur Dieu et ses perfections, sont aussi riches d'anecdotes et de traits vécus, inspirés de la même bienveillance pressante que ses précédents volumes. Intéressant *avant-propos*, où l'auteur expose sa pensée sur « le secret des succès dans la prédication ».

Les modestes et fermes chapitres de M. Mugnier sur la mort, « point culminant de la vie chrétienne », et sur quelques vérités qui l'éclairent, peuvent nourrir de solides méditations.

Plus copieux, plein d'onction, l'exposé de M. Cuttaz sur les *Effets du Baptême* complétera utilement nos manuels de théologie trop discrets.

## II. — Doctrine spirituelle

5. R. P. Lemonnyer, O. P., *Notre vie spirituelle à l'école de sainte Catherine de Sienne*. Juvisy, Les Éditions du Cerf, 1934. 1 vol. (12×18) de 138 pp. 8 fr.
6. Mgr Paulot, *Le Message doctrinal de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Juvisy, Les Éditions du Cerf, 1934. 1 vol. (13×19) de 154 pp. 8 fr.
7. R. P. Menendez-Reigada, O. P., *De Dirección espiritual*. Salamanca, Editorial Fides, 1934. 1 vol. (11×15) de 213 pp.

En parties inédites, ces pages du regretté P. Lemonnyer ont la fermeté et finesse que l'on devine; il avait compris et goûté l'esprit lucide, solide, universel, de cette incomparable maîtresse de vie intérieure. Quelques beaux textes de la Sainte fournissent le fond de la doctrine; le théologien — et psychologue — enchaîne et explique : connaissance de soi-

(1) S. S. Pie XI, *Lettre au Cardinal Patriarche de Lisbonne*, 10 nov. 1933. (Cf. *La Vie Spirituelle*, avril 1934, p. 73.)

même en Dieu, humilité, charité, discernement, patience et force, — et, au principe de tout, la foi.

On se sent en sûreté dans cette belle lumière. Mais on retourne avec joie au texte de sainte Catherine : son feu inspiré ne se laisse pas mettre en leçons.

La « petite voie d'enfance spirituelle » traduit exactement le mot de saint Paul : « Soyez de simples enfants de Dieu ». Humilité, confiance et amour, voilà le chemin authentique de la perfection, celui qui mène à cette simplicité lumineuse de l'esprit filial, qui fait le fond de la vie chrétienne. Mgr Paulot excelle d'ailleurs à faire jaillir la plus pure lumière des textes de l'Écriture.

Dans le recueil d'articles et de conférences du P. Menendez-Reigada, nos lecteurs de langue espagnole trouveront maintes applications pratiques de la doctrine spirituelle de saint Thomas.

## III. — Pour la méditation

8. R. P. Debongnie, C.SS.R., *L'âme en prière et son pain*, radio-sermons. Louvain, Imprimerie Saint-Alphonse, 1934. 1 vol. (13×19) de 93 pp.
9. *Dieu et ses infinies perfections*, d'après la Sainte Écriture, les docteurs de l'Église et les saints. Colmar, Éditions Alsacia, 1934. 1 vol. in-8° de 350 pp. 10 fr.
10. R. P. Bellut, S. J., *Paroles de lumière*. Paris, Lethielleux, 1934, 1 vol. (10×17) de 157 pp.
11. P. Bourgoing, *Méditations sur les vérités et excellences de J.-C. N.-S.* Édition revue par le P. Ingold. Paris, Téqui, 1934. 3 vol. (9×15) de 500 pp. chacun.

Le premier recueil contient huit radio-sermons, prononcés l'an dernier au poste de Bruxelles I.N.R. : huit petites méditations d'une remarquable richesse doctrinale, présentant avec une force et netteté émouvantes les mystères de la grâce, du Christ, du Corps mystique, en œuvre dans la prière, la messe, la communion. La qualité des citations, la sobriété et

justesse du ton, l'accent direct du discours, tout concourt à un puissant effet de conviction.

« Connaître Dieu et l'aimer, c'est notre premier devoir. Le faire connaître et aimer, c'est l'œuvre de zèle par excellence. » Pour y aider ses paroissiens, un humble curé a réuni de beaux textes de la Bible et des saints, qu'il développe avec piété.

Pour faire désirer et aimer la vie parfaite, le R. P. Bellut nous présente, sur de brèves paroles de l'Écriture, une demi-page de simples et suggestives réflexions.

Sur le P. Bourgoing, citons Bossuet, qui en faisait sa lecture habituelle : « O Dieu vivant et éternel, quel zèle, quelle onction, quelle douceur, quelle force, quelle simplicité et quelle éloquence! »

## IV. — Retraites

12. R. P. M. Baron, S. J., *Douze retraites du mois*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1934. 1 vol. (12×19) de 360 pp.
13. R. P. D. des Planches, O.M.C., *L'Essor à l'Union*. Paris, Librairie St-François-d'Assise, 4, rue Cassette, 1 vol. (12×19) de 420 pp. 18 fr.
14. R. P. L. de Grandmaison, S. J., *Écrits spirituels : II. Retraites de 1911 à 1920*. Paris, Beauchesne, 1934. 1 vol. in-8° couronne de X-316 pp. 20 fr.

Le R. P. Baron consacre chacune de ses retraites à l'un des grands mystères ou des grands modèles du prêtre. Méditation, revue du mois, indication de lectures, préparation à la mort, offrent ainsi à la réflexion une matière abondante et féconde.

Les deux retraites du R. P. des Planches, d'une langue enflammée, prennent en Marie-Madeleine et en la Samaritaine le type de « l'ascension d'une âme sous le souffle du Maître ».

Le second volume des *Écrits spirituels* contient les textes,

parfois très brefs, rédigés de la main du P. de Grandmaison, pour les retraites données à l'Association Saint-François-Xavier. Avis pratiques très personnels, à la fois exigeants et prudents ; brûlants canevas pleins de traits vigoureux et concrets, d'une surprenante abondance de détails psychologiques ; leur note ardente, pressante, répond au but : susciter ou rénover des « vocations apostoliques » selon la tradition des *Exercices*.

## V. — Les prières du Chrétien

15. R. P. J.-B. Gosselin, S. J., *La Prière du Christ dans le cœur du chrétien*. Museum Lessianum, Louvain, 1934. 1 vol. in-12 de 200 pp. 10 fr.
16. M. l'abbé J. Viollet, *Le « Notre Père »*. Éditions Mariage et Famille, 86, rue de Gergovie, Paris, 1934, 1 vol. (12×19) de 148 pp. 6 fr.
17. R. P. Piacentini, *L'Ave Maria avec Bernadette*. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1932. 1 vol. (10×15) de 148 pp. 5 fr.
18. R. P. Centurioni, O. M. I., *L'essentiel sur le Chemin de la Croix*. Bordeaux, Delbosc, 24, Cours Pasteur, 1934. 1 plaquette (11×17) de 30 pp. 2 fr.
19. M. J. d'Escalette, *A la suite du Christ*. Paris-Tournai, Casterman, 1934. 1 vol. (9×14) de 116 pp.

Les commentaires du R. P. Gosselin ont été « composés en vue du prie-Dieu, et entrecoupés pour cela même d'élévations et de prières ». Ils sont riches de doctrine évangélique ; l'exposé du *Pater* utilise surtout le Catéchisme du Concile de Trente.

« Si nous vivions le *Pater*, nous serions tous des saints » : M. Viollet nous y montre donc l'abrégé de la vie spirituelle de Jésus et de la nôtre. Commentaire simple, pratique ; un peu triste... Ne serait-ce pas que, pour mieux rejoindre notre divin Modèle, on a voilé sa gloire de Chef ? Dans tout le recueil, il est question des « tentations » du Sauveur, et sa psychologie y est assimilée à la nôtre sans recours aux

nuances délicates qui, dans la tradition catholique, marquent le retentissement de sa Divinité dans son âme. On nous montre celle-ci soumise « aux luttes,... aux troubles, aux tentations et aux misères de la nature humaine », sans jamais signaler sur ce point d'autre privilège que « sa victoire sur toutes les tentations ». La vie morale de Jésus laisse pourtant transparaître une autre paix ! Et un Père Lagrange a pu garder toute la vérité humaine du Jésus des évangiles, sans rien sacrifier de l'admirable portrait de sa sainte Ame tracé par saint Thomas. Croit-on que notre espérance y perde en force et en élan ?

*L'Ave Maria avec Bernardette* : commentaire charmant et plein de foi, doucement éclairé des faits et gestes si simples, si éloquents de l'humble sainte des apparitions.

L'excellente plaquette du P. Centurioni rappelle aux personne très occupées ou immobilisées par la souffrance *comment* faire le Chemin de la Croix, et les *fruits* qu'il produit. — Dans le recueil de M. d'Escalette, on trouvera sept séries de Chemins de Croix médités, sobres et tout nourris d'Écriture Sainte.

## VI. — Divers

20. M. Geschwind, *Vivre du Christ*. Dessins d'Edgar Nelh. Paris, Desclée de Brouwer, 1934. 1 vol. (13×17) de 90 pp.
21. Mme Henriette Charasson, *Mon Seigneur et mon Dieu*. Poèmes. Paris, Ernest Flammarion, 1934. 1 vol. 12×18) de 194 pp. 10 fr.
22. Mme Ad. Goutay, *Les Voix de la Piété française* autour du Sacré-Cœur et de Lourdes. Paris, Casterman, 1933. 1 vol. (14×23) de 304 pp. 15 fr.

*Vivre du Christ* : « Aux jeunes qui veulent remplir leur cœur de Lui et sauver le monde par Lui, ces pages sont fraternellement dédiées par un aîné ». Pages juvéniles en effet, et brûlantes ; capables de toucher le collégien hésitant qui cherche l'Ami.

Écoutons le chant de cette maman trop heureuse de vivre et qui frémit devant la mort :

*Et vous aussi, vous vous en irez un jour de la terre,*
*O mes chers petits garçons!...*

Mais elle a rencontré la divine Présence ; elle la reconnaît à chaque détour. Et son chant se tourne en prière — qui peut nous apprendre à prier.

Il y a trop de prédilections divines sur le passé de notre pays, trop de saints dans sa vie, pour que cet exquis florilège de notre « Histoire sainte » française — de saint Michel et saint Martin à sainte Thérèse de Lisieux — reste oublié de nos jeunes. Mme Goutay le réédite tel qu'il fut écrit aux heures tragiques de 1918, avec l'espoir secret que son accent de fierté émue trouvera écho chez le lecteur d'aujourd'hui. Elle voudrait que nous gardions cette fleur heureuse et grave à la fois du sourire des saints de France.

fr. Hyacinthe Dondaine, O. P.

## *NOTES BIBLIOGRAPHIQUES*

### *Écrits spirituels*

● *Pusillum*, t. II, par le R. P. A. Bierbaum, O.F.M. Mulhouse, Salvator, 1934.

● *Les grands Jours de la vie religieuse*, par le Ch. P.-P. Bonneval. Avignon, Aubanel Aîné, 1934.

● *La Prière liturgique*, collectes méditées, par l'abbé J.-B. Bord. Paris, Tournai, Desclée et Cie, 1934.

● *De la Chaire au Micro*, par L. Côté, O.M.I. Montréal (Canada), Les Missionnaires Oblats de M.I., 1934.

● *Le Chemin de la Croix*, par Ch. Defossez, S.I.L.I.C., 41, rue de Metz, Lille, 1934.

*Sur les Routes du Bonheur*, t. II, par le R. P. M.-A. Dieux. Paris, Spes, 1934.

*La grâce par les Sacrements*, par E. Duplessy. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1934.

*Réalisons le Message du Sacré-Cœur*, par Ch. Marcault. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1934.

*Le Prix des Larmes*, par L. Rouzic. Paris, Téqui, 1934.

*Nouveau mois des âmes du Purgatoire*, de l'Auteur des « Paillettes d'Or ». Avignon, Aubanel Père, 1934.

### *Liturgie*

*Pour suivre la Messe* (huit prières et Méthodes nouvelles), par le Chanoine J. Sauvêtre, ancien curé de Saint-Étienne du Mont. Chez l'auteur, Villa Henri-Joseph, Hyères (Var), et Maison Sainte-Odile, 34, rue Saint-Guillaume, Paris-VII$^{e}$. 1 vol. (9 × 14) de 508 pp.

*Comment assister à la Messe?* (ou : *La Sainte Messe entendue en union avec le prêtre qui célèbre*), par Paul Derély, S. J. Apostolat de la Prière, Toulouse. 1 vol, (9 × 15) de 70 pp.

*La Messe vécue*, par F. Astruc, Chan. Hon., Aumônier du Bon-Pasteur, Grenoble. Œuvre de Propagande du Sacré-Cœur, 3, quai Saint-Clair, Lyon, 1932-33. 2 vol. (10 × 16) de 50 pp. et de 72 pp.

*L'Ordinaire de la Messe et l'essentiel de la Liturgie* (extrait de « Messes et Liturgies des Fidèles »), par Dom J.-B. Monnoyeur. Abbaye Saint-Martin, Ligugé (Vienne), 1934. 1 vol. (11 × 15) de 116 pages. Prix : 5 fr.

*Notre Messe*, Poèmes liturgiques, par Fernand Crouzet. Marseille, Publiroc, 1934. 1 vol. (12 × 15) de 34 pages.

*Office et Messe des Morts* (extraits du Bréviaire et du Missel Romain : suivi des Prières des agonisants et des cérémonies des Funérailles), texte intégral latin-français. Desclée de Brouwer, Paris, 1933. 1 vol. (7 × 11) de 356 pages.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).